



BRABANT

tourisme

EWISBIQUE
Archives

MESTRIEL N° 5

NOVEMBRE 1984

103

BRABANT

tourisme

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

Résident : Francis De Hondt, député permanent

Présidents : Jacques Marchal et Claude Rotthier-Boels, députés permanents

Directeur : Gilbert Menne

Secrétaire : Alex Kouprianoff

Rédacteur en chef : Yves Boyen

Lay-out : Marc Schouppe

Assistante : Nadine Willems

Imprimerie : Van der Poorten s.a.

Prix du numéro : 80 F.

Cotisation 1984 (6 numéros) : 400 F.
Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. : (02) 513 07 50

Télex : B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
000-0385776-07

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue «Brabant» qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Nos membres qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 700 F au C.C.P. 000-0385776-07.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

SOMMAIRE 5 - 1984

Perspectives d'animation à Villers-la-Ville, par Claude Rotthier-Boels	2
La Journée des Confréries gastronomiques de Wallonie et de Bruxelles, par Gilbert Menne	4
Le Musée de l'Automobile, par Myriam Lechène	8
Fermes pittoresques en Brabant Wallon, par Gladys Guyot	12
Le Serment Royal Saint-Sébastien des Archers de Bruxelles, sur perche verticale, par François Baetens	20
Les costumes du Théâtre Royal de la Monnaie, par André Hustin	24
Rebecq, par Joseph Delmelle	30
Un théâtre de marionnettes traditionnelles belges, par Roger Deldime	40
Jolies Places à Bruxelles et en Brabant (7), par Yvonne du Jacquier	44
Un achat utile ... un cadeau qui plaira	50
Avis et Echos recueillis et présentés par Y.B. et G.M.	52
Les manifestations culturelles et populaires	Couv. 3

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE : Perspectives d'animation à Villers-la-Ville : photo aimablement mise à notre disposition par l'auteur; Journée des Confréries gastronomiques de Wallonie et de Bruxelles: Roland Caussin, Goutoudis et M. Hemmerding; Musée de l'Automobile: Roland Caussin; Fermes pittoresques en Brabant Wallon: Roland Caussin; Serment Royal Saint-Sébastien des Archers de Bruxelles: Micheline Claes; Costumes du Théâtre Royal de la Monnaie: Jean-Pierre Bauduin, Paul Versele «Photo News» et documents aimablement fournis par l'auteur; Rebecq: Roland Caussin; Théâtre de marionnettes traditionnelles belges: Daniel Locus; Jolies Places à Bruxelles et en Brabant: Roland Caussin, A.C.L. et documents aimablement prêtés par l'auteur; Avis et Echos: François Lahaut, Alex Kouprianoff, «Vers l'Avenir», Laviane et Mariemont.

Au recto de notre couverture: Jodoigne-Souveraine: le château, connu également sous l'appellation de château-ferme de Glimes, forme un imposant et majestueux ensemble classique en forme de U. Il fut reconstruit en grande partie, dans les années 1763-1765. Si la brique a servi de matériau de base lors de cette réédification, la pierre blanche fut habilement utilisée, notamment pour les baies et encadrements de fenêtres, rehaussant, de la sorte, l'élégance de cet ensemble bien équilibré (Photo: P.-F. Merckx).

Au verso de notre couverture: l'automne en forêt de Soignes est toujours un ravissement pour les yeux et une joie renouvelée pour le coeur (P.-F. Merckx).



Perspectives d'animation à Villers-la-Ville

par Claude ROTHIER-BOELS
Député permanent du Brabant,
Vice-Président de la Fédération Touristique
du Brabant - Communauté française,
Administrateur de l'A.S.B.L. pour la
Promotion touristique et culturelle de
Villers-la-Ville.

Dans un récent numéro de *Brabant Tourisme* (février 1984) Yves Boyen a minutieusement décrit la valeur historique et architecturale de l'Abbaye de Villers-la-Ville, dont il serait souhaitable de promouvoir valablement le site. C'est plus particulièrement cet aspect du problème que je désire développer dans ces colonnes.

Il est de notoriété que progressivement et jusqu'à 1982-1983, l'Abbaye de Villers est tombée dans l'indifférence et l'oubli. Aucun effort d'entrevue n'a été entrepris pour sa conservation, et le grand public n'en a plus pris le chemin.

Des projets avaient bien été élaborés et des souhaits formulés. Aucun n'avait été véritablement suivi d'effet. Rappelons, et c'est très indicatif, que la gestion des ruines enregistrait annuellement un déficit de 100.000 fr. C'est paradoxal si l'on pense à l'importance de l'instrument culturel mis à la disposition des visiteurs.

C'est pourquoi, lorsque la commune de Villers-la-Ville s'est portée candidate à la reprise du contrat de gestion, la Province de Brabant a décidé de soutenir cette initiative et de s'associer au projet en une formule solidaire unissant la commune et la province.

La répartition des rôles fut basée sur une gestion quotidienne assumée par la commune, le Brabant intervenant davantage pour l'animation et la revalorisation des lieux.

Le temps passe vite et l'on pourrait s'étonner de ce que les intentions louables se soient si peu concrétisées.

C'est que, en cette période de difficultés économiques et budgétaires, il est vite apparu que tout projet d'entrevue nécessite des investissements relativement importants. Et Villers impose une action à sa mesure.

Or, si la Province et, a fortiori la commune, ne dispose pas de ces crédits, ils pourraient être réunis par une collaboration de toutes les instances concernées.

Au regard des institutions nouvelles, la tâche de coordination n'est pas mince. Elle implique en effet :

- a) l'Etat central, propriétaire du bien immobilier (Ministère des Finances et Ministère des Travaux publics);
- b) la Communauté Française, à titres divers;
- c) la Région wallonne;
- d) la Province de Brabant;
- e) la Commune de Villers-la-Ville;
- f) l'A.S.B.L. pour la Promotion touristique et culturelle de Villers-la-Ville;
- g) le mécénat public et privé;
- h) les associations et organismes d'intérêt local ou régional.

Enfin, une animation de qualité exige un cadre adéquat.

En 1984 seulement, le Ministre des Travaux publics, Monsieur L. Olivier a pu, avec l'accord du Service du Patrimoine architectural de la Communauté, décider la mise en chantier des travaux de conservation qui devraient débiter dans l'église abbatiale.

Il va de soi qu'un programme culturel ne peut se dérouler dans les espaces envahis par les matériaux et les machines, faute de pouvoir y garantir l'accès et la sécurité du public.

Dès lors, statuant le 23 août dernier, la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant a marqué son accord sur la programmation suivante :

- 1) en 1985, un festival de théâtre se déroulera à Villers. Les spectacles auront pour thèmes des oeuvres dramatiques compatibles avec le caractère des lieux;
- 2) en 1986, une version allégée pourrait être présentée d'un grand jeu dramatique et historique évoquant l'histoire de l'Abbaye et situant son rôle dans le contexte régional. Cette dramaturgie devrait idéalement associer toute la population de Villers et environs, à l'instar de ce qui a été réalisé avec un succès considérable au Château du Puy du Fou en Vendée (France).
- 3) dès 1983, la Province a entrepris de remettre en état l'éclairage des ruines. Les illuminations seront perfectionnées et développées en 3 ans; ainsi espérons-nous rendre le site plus attractif en nocturne et pendant l'automne.

L'éclairage ne constituerait qu'une première phase d'une animation didactique de l'infrastructure.

Il convient en effet de doter chacun des vestiges d'un panneau expliquant clairement son origine, son évolution et sa fonction.

Un équipement global audio-visuel permettrait de moduler, au gré d'une visite, des jeux de lumière accompagnés d'un décor sonore.

Enfin, un plus vaste projet concerne la réaffectation du bâtiment de la Brasserie.

La structure de cet édifice a été relativement bien conservée; moyennant les autorisations indispensables et dans le respect d'une vision à la fois scientifique et esthétique, il devrait être possible de reconditionner la construction. Les travaux de couverture et de fermeture peuvent être réalisés «à l'ancienne».

Une fois restaurée la salle du rez-de-chaussée et reconstituée celle du 1er étage sous toit, l'ensemble offrirait un vaste local polyvalent et un musée, c'est-à-dire une infrastructure couverte dont l'absence fait cruellement défaut actuellement.

Quant au financement de certains travaux d'entrevue, pourquoi ne pas rêver d'une opération de sauvetage du type UNESCO à Villers-la-Ville?

Pour ce faire, la Province de Brabant me paraît tout indiquée pour jouer le rôle de catalyseur. La chose ne sera pas aisée certes. Mais j'ai bon espoir du fait que des échos me parviennent, attestant que les sensibilités ont été mises en éveil. Il faut à présent mobiliser les bonnes volontés et les énergies. Je formule le voeu qu'elles répondront à l'appel pour l'avenir d'un joyau inestimable.

Une première en Belgique :

La Journée des Confréries gastronomiques de Wallonie et de Bruxelles...

par Gilbert MENNE

*Il n'y a que les imbéciles qui ne soient pas gourmands. On est gourmand comme l'on est artiste ou poète.
Le goût est un organe délicat, perfectible et respectable comme l'oeil et l'oreille.*

Guy de Maupassant.

Quand, voici près d'un an, les confréries, réunies en chapitre à Ciney, nous demandèrent d'organiser sur la Grand-Place de Bruxelles une journée de promotion des spécialités gastronomiques wallonnes et bruxelloises, nous acceptâmes sans l'ombre d'une hésitation.

Notre Fédération est en effet fort consciente du rôle important que jouent les confréries dans plusieurs domaines.

Outre leurs objectifs traditionnels : faire connaître leurs produits, remettre à l'honneur et sauvegarder les coutumes locales et, ne l'oublions pas, mener des actions à caractère philanthropique, les confréries assurent en Belgique et à l'étranger la promotion touristique et commerciale de leur commune et de leur région (1). Rassembler une participation équilibrée et représentative de toutes les confréries francophones semblait pourtant une gageure et notre Fédération n'est pas peu fière de l'avoir tenue grâce, il faut le souligner, à la collaboration sans réserve du Grand Conseil des Confréries de la Gastronomie Wallonne Traditionnelle et de



Les joyeux flonflons de la Fanfare du Meyboom entraînent les confrères par la rue Duquesnoy, la place Saint-Jean, les rues de la Violette et des Chapeliers, jusqu'à la Grand-Place.

la bienveillante de la Ville de Bruxelles. Le soleil fut de la partie pour ce samedi 1er septembre 1984 un jour mémorable dans les annales gastronomiques. La Grand-Place aura rarement vu tant de monde. Quel spectacle chatoyant et haut en couleur que les trente-quatre confréries (2) défilant en cortège ! Quand dix vingt échoppes bien achalandées du Marché artisanal, elles furent à ce point assiégées par le public qu'en début d'après-midi il n'y avait plus rien à déguster et pratiquement plus une goutte à boire ! Qui dit que la réputation des Bruxellois usurpée ? Gageons que nos amis confrères seront plus présents la prochaine fois...



Ci-dessus : l'Ordre du Faro défile, bannière en avant.



Ci-dessous : les chevaliers de la tarte al djote de Nivelles ... suivis des confrères du boudin vert poisé.



Ci-dessous : C'est à la Chevalerie du Fourquet, dont la Maison se dresse sur la Grand-Place, que revient le privilège d'ouvrir le cortège.

(1) Voir notre article «Tourisme, gastronomie et spécialités régionales en Brabant wallon» paru dans «Brabant» n° 5/1983, pp. 8 à 11.
(2) **Brabant** : Chevalerie du Fourquet, Bruxelles ; Ordre du Faro, Bruxelles ; Confrérie del Tarte al djote, Nivelles ; Confrérie des Mougneûs d'Vête Trêpe, Orp-le-Petit ; Confrérie du Stofé, Wavre ; Compagnons fromagers de Belgique, Bruxelles.
Hainaut : Confrérie des Grands Gousiers, Beaumont ; Confrérie du Taste-Cerise, Biercée ; Confrérie des Chaussons et de l'Abbaye de la Moquette, Ellezelles ; Commanderie de l'Abbaye d'Aulne, Gozée ; Ordre des Preux Compagnons de la terre de Bry, La Louvière ; Ordre des Nobles Feaux de Charleroy, Marcinelle.
Liège : Confrérie du Chou Pin, Alleux ; Compagnie des Chevaliers de la Fricassée de Chèvremont, Chaudfontaine ; Confrérie des Macrâles di Hacou, Haccourt ; Confrérie des Chevaliers de l'Ordre du Malt, Hannut ; Confrérie Saint-

Antoine de Blehen, Hannut ; Confrérie des Magneus d'Makeye, La Gleise ; République Libre d'Outremeuse, Liège ; Confrérie de la Bière de Tchantchès, Liège ; Confrérie des Goyeûs di Mangnèye, Fléron ; Confrérie du Petit Bourgogne de Sclessin ; Les Chevaliers de la Cloche d'Or de Saint-Jacques, Trois-Ponts ; Confrérie des Chevaliers de l'Ordre des Escargots, Betonval.
Luxembourg : Confrérie du Maitrank, Arlon ; Confrérie des Sossons d'Orvaux ; Confrérie Saint-Arnould du Comté de Chinny ; Confrérie du Matoufé, Marche-en-Famenne.
Namur : Confrérie des Chevaliers de la Tarte et de la Pompe, Belgrade ; Confrérie du Franc Thour Nostre-Dame, Ciney ; Maîtres Brasseurs et Distillateurs de Wallonie, Erpent ; Confrérie de l'Ordre de Saint-Vincent, Jambes ; Confrérie du Crochon d'Onhaye ; Confrérie de la Grusalle, Rochefort.



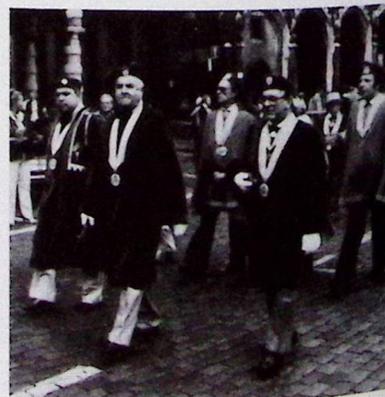


*Ci-contre: le stofé de Wavre, doyenne du Brabant wallon.
Ci-dessus: les Grands Gousiers et les Taste-Cerise ont belle allure.
Ci-dessous, à gauche: la très pittoresque confrérie des Goyeux di Mangnève de Fléron.
Ci-dessous, à droite: l'Ordre des Escargots de Betonval marche d'un bon pas.*



Ci-contre: le cortège longe majestueusement le Marché, précédé des dignitaires du Grand Conseil et des Conseils Nobles.

Ci-dessous: le prestigieux Maitrank, orgueil du Luxembourg précède le Comté de Chiny.



Ci-dessus et au centre: au cours d'une réception à l'Hôtel de Ville, les autorités provinciales et communales remercient les confréries et leur remettent un souvenir de leur visite à Bruxelles.



Ci-dessus: l'escavèche, une des multiples spécialités offertes en dégustation au public.

Ci-dessous: lors d'une brève halte, notre objectif a saisi Messieurs Francis De Hondt, président de notre Fédération, André Delhalle, président du Grand Conseil, en compagnie de l'auteur.



Ci-dessous: dès 10 heures, la foule se presse devant les échoppes du Marché artisanal.



Musées en sous-sol...

Le Musée de l'Automobile

par Myriam LECHENE

Une longue histoire

La science est en pleine mutation, le siècle se meurt, un finale en apothéose. De découvertes en découvertes, le monde s'ouvre à des temps nouveaux, une invention en amène une autre.

L'automobile fait ses premiers pas, ses pionniers s'affairent, ils sont nombreux ses pères: inventeurs, savants, bricoleurs qui ont contribué à sa création. Léonard, du loin de sa Renaissance, avait déjà imaginé un véhicule mû par des ressorts.

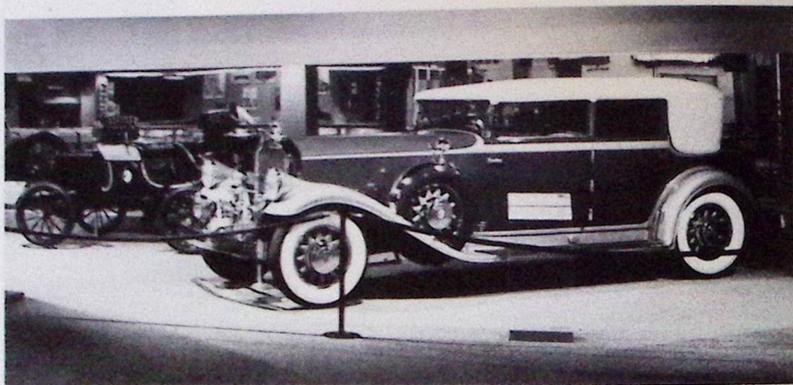
L'histoire de l'automobile est une longue histoire qui commence avec l'invention de la roue.

La Belgique s'est jetée très tôt dans l'aventure.

En 1860, le belge Etienne Lenoir se risque le premier dans un «moteur à explosion». Trois ans plus tard, il parcourt 18km. au volant d'un break à pétrole. En 1896, Spa se lance dans la course automobile. En 1899, l'ingénieur belge Camille Jenatzy dépasse les 100 km. à l'heure avec sa «Jamais Contente», de conception très moderne. Son bolide repose aujourd'hui au Musée de Compiègne.

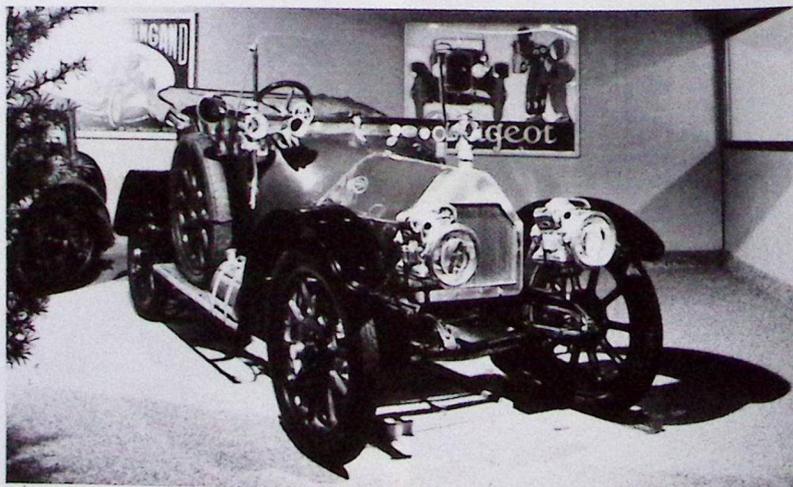
Le Musée de l'Automobile

Dorénavant, Bruxelles a aussi son musée à la gloire de l'automobile. Il s'est ouvert au mois de mai dernier, place Etienne Lenoir, dans les sous-



La Pierce-Arrow, 1931, (USA), 8 cyl. et sa voisine, la Oldsmobile, 1903 (USA), quatre places dos à dos, 1 cyl.

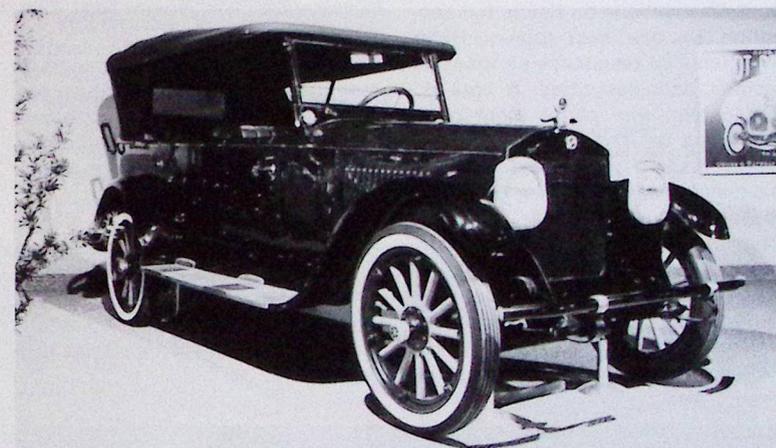
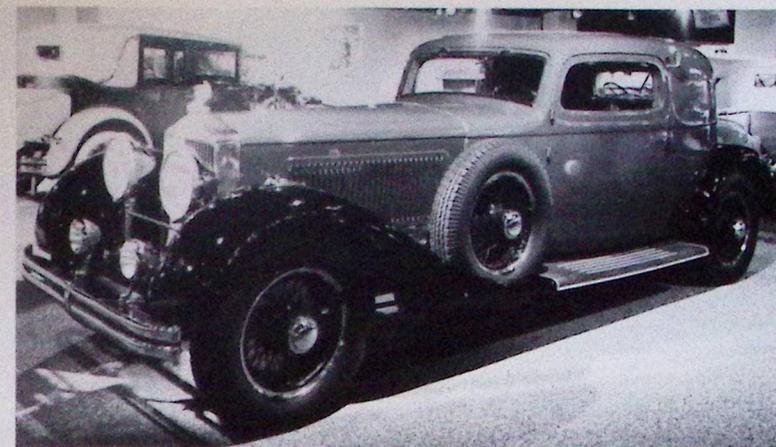
La Belsize, 1912, (GB), torpédo 2 places, 4 cyl.



sols de la place Rogier, un musée merveilleux, près d'une centaine de pièces, toutes plus belles les unes que les autres. Dès l'entrée, on est ravi par une somptueuse américaine rouge flamme, la Pierce-Arrow 1931, la voiture des stars de Hollywood. Un vernis doré sur les garde-boue souligne son galbe parfait. Elle est mise en valeur par sa noire voisine, une Oldsmobile 1903, un petit véhicule du genre fiacre; c'est une vraie voiture pourtant, le moteur, très curieusement placé sous le châssis et sa barre de commande, la «queue de vache», nous le prouvent.

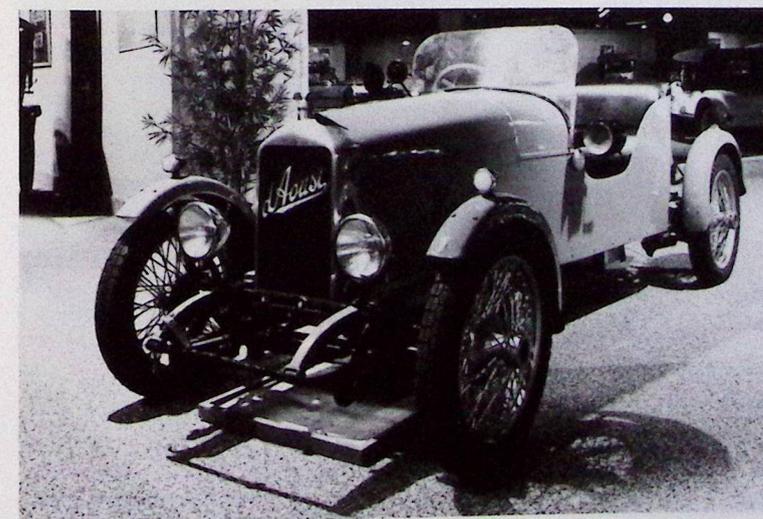
La Mercedes-Benz 1928 est une aristocrate qui sut se tailler un beau succès, ses phares sont hissés sur les roues comme des périscoopes.

La Belsize 1912 est une petite anglaise fort séduisante. Je l'imagine cahotant sur les routes de campagne, un joyeux équipage bavard gaiement. Et voici la grenat des fermiers du Middle-West, la Studebaker 1920, d'énormes roues tout terrain, quatre portes, ses imposants marchepieds sont munis de décroisseurs. Sa longue



Ci-dessus: notre compatriote la Minerva, 1925, 6 cyl.

Ci-contre: La Studebaker, 1920, (USA), 6 cyl.



capote noire lui donne un petit air garçonne.

L'histoire de notre compatriote, la Minerva, est originale. Un constructeur de bicyclettes eut l'idée un jour de leur ajouter un moteur. La motocyclette est lancée. Il reconvertis son atelier, l'affaire marche; toujours plus audacieux, il lance la Minervette, un cycle-car qui fit son chemin. D'étape en étape, il arrive à la Minerva qui connut un tel succès qu'elle fut la première concurrente de la Rolls. La divine en habit rouge qui nous est présentée ici a vu le jour en 1925.

La d'Aoust, 1923, petite voiture belge, type sport, 4 cyl.

La d'Aoust 1923 est une des premières voitures de construction belge. A ses côtés, la Bugatti, bleu pétrole, la reine des circuits, faisait en 1924 du 140 à l'heure.

La Salmson au nez en pointe est une adorable française particulièrement attachante, un petit bijou blanc et doré des années 1920. Cette superbe américaine endimanchée, chocolat à l'avant, blanc crème à l'arrière, figuonée dans les moindres détails, est une Cadillac, le modèle favori d'Al Capone. Sur le bouchon, une femme aux longs cheveux d'argent se courbe sensuellement sous la caresse du vent.

La Mercedes-Benz 1942, modèle 770, de la Chancellerie du Reich, fait sensation. Blindée, sept tonnes, Hitler avait testé sa résistance en tirant au pistolet dans les vitres. A côté du conducteur, une petite plate-forme permettait de rehausser le dictateur mégalomane. Au moindre danger, les plaques blindées sortaient de la carrosserie et encadraient le passager. Chaque pneu possède vingt chambres à air superposées.

A quelques pas, la limousine de Wilhelmine, une superbe Buick 1933 capitonnée de soie bleue. C'est une voiture d'apparat, un char royal de la



Cadillac, 1928, (USA), Phaeton Sport, 8 cyl., le modèle favori d'Al Capone.

Cour des Pays-Bas; les passagers se font face comme dans les diligences. Elle est très large et très haute pour permettre à ces dames froufrouantes de s'installer à l'aise sans abîmer leurs atours.

La Horch est la voiture des élégantes, cabriolet deux tons, bleu de jour et bleu de nuit. Quatre places tout confort, elle est spécialement conçue pour les voyages. A l'arrière, d'énormes bras se chargent des lourdes malles.

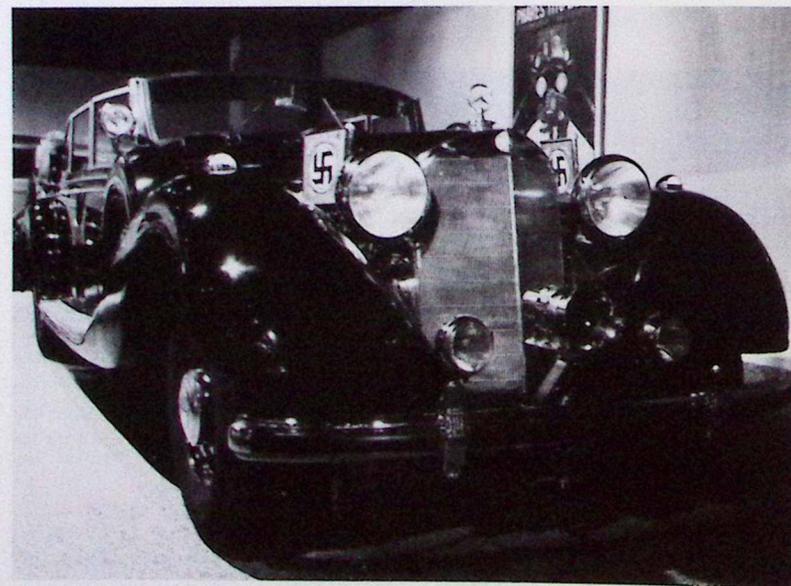
Cette spacieuse Cadillac décapotable est une voiture officielle de la Maison Blanche, du temps de Franklin Roosevelt.

Sa cadette, la Cadillac 1956, s'enorgueillit d'avoir appartenu à la présidence de Kennedy. Fusils dans les ailes, gorilles sur les marchepieds, tout cet équipement sophistiqué n'a pas changé le cours de l'histoire. Elle était dans la suite, lors de l'assassinat du Président, juste derrière lui.

La voiture a aussi des «moustaches de chat» qui lui permettaient de se faufiler avec aisance dans les passages les plus étroits. Et voici la doyenne de ces voitures, la Dion-Bouton 1899, une respectable octogénaire bien plantée sur ses quatre roues. Le passager prenait place sur le strapontin, face au conducteur; et si le passager est une passagère...

La Clément-Bayard 1912 est très distinguée, un rien collet monté. La Wolseley 1906 rappelle la malle-poste. La Rolls Twenty est le plus petit modèle de la gamme des Rolls-Royce. La Cadillac 1909, port bleu roi, fauteuil de cuir rouge, cinq phares lanternes à l'avant, des rayons de bois, on est parti pour un conte de fées.

Le Mercedes-Benz, 1942, modèle 770 de la Chancellerie du Reich, 8 cyl.



Les puissantes Cadillac 1938 et 1956 ayant appartenu à la Maison Blanche, 8 cyl.

Et c'est vraiment un conte de fées, toutes ces voitures ont le parfum d'une autre époque; elles cheminent encore sur nos routes, à leur rythme. Elles ont la beauté des choses bien faites.

Ce sont des pièces uniques, rien que des grands noms, réunies en ces lieux pour votre plaisir et pour celui de ses collectionneurs. Elles sont rafistolées, limées, polies dans l'atelier avant de nous être présentées.

Le Musée est divisé en trois grands thèmes: l'automobile dans l'histoire, l'histoire de l'automobile, les grands classiques de l'automobile.

Le Veteran Car Club remplace régulièrement les voitures afin de rendre le musée plus vivant.

N'oubliez pas, avant de vous arracher à ces lieux enchanteurs, de visiter le coin cinéma qui projette en permanence des documents relatifs à l'histoire de l'automobile.

Renseignements pratiques

Le Musée est ouvert les jours ouvrables de 11 à 18h., sauf le lundi. Ouvert les samedis et dimanches, de 10h.30 à 17h.



La Cadillac 1909, 1 cyl. et, à l'arrière-plan, la De Dion-Bouton, 1899, (F), la doyenne de ces voitures.

Fermes pittoresques en Brabant Wallon

par Gladys GUYOT
Religieuse du Sacré-Coeur à Jette.

Au Sud du Brabant flamand et surtout à travers tout le Brabant wallon, de grandes fermes presque toutes blanches, l'une ou l'autre en briques apparentes, en carré plus ou moins régulier, parsèment la campagne en y mettant une note lumineuse. Construites à peu près sur le même plan, varié par la disposition des bâtiments autour de la cour traditionnelle où l'on ne voit plus guère de fumier, elles ont généralement deux portails, l'un à l'entrée principale, l'autre ouvrant sur les champs ou prairies. Elles sont l'agent et le fruit

d'une exploitation séculaire sur les bonnes terres du Brabant hesbayan, incisé de vallées aux pentes douces ou plus raidées. D'origine abbatiale ou seigneuriale, ces fermes ont abrité des générations d'exploitants, la plupart du temps de père en fils, qui ont mis en valeur la région et en ont fait vivre les habitants. Ils s'acquittaient jadis d'un cens en nature ou en argent d'où proviennent les termes de "cense" et "censiers" - à leur seigneur monastique ou temporel avec lequel les relations étaient souvent amica-

les, formant comme une grande famille. Les bâtiments ont été reconstruits au cours des siècles et les actuels gardent de nombreux vestiges, la plupart des XVIIe et XVIIIe siècles, après les guerres de Louis XIV. Leur intérieur, très rustique autrefois quand hommes et animaux vivaient en symbiose, est maintenant heureusement pourvu du confort moderne. Le pro-

Ittre: la ferme de la Motte avec son lumineux logis flanqué d'un fournil.



grès matériel et social est le résultat de l'évolution technique du travail. Tracteurs, moissonneuses batteuses et bientôt ordinateurs remplacent la traction animale, la bêche et la charrue. Mais si les exploitations sont maintenant motorisées, elles n'en sont pas moins exposées à de nombreux défis: exigence d'études pour se tenir au courant des techniques nouvelles, désertion des campagnes vers les centres industriels, entretien de vastes bâtiments, taxes diverses et paperasserie, concurrence, imposition de prix dans la C.E.E....

Le censier de jadis était un notable du village remplissant une charge publique: drossart du seigneur, échevin, "mayeur", fabricant; maintenant il est de même parfois conseiller communal ou échevin, mais il doit être aussi ingénieur agronome en plus de l'expérience ancestrale irremplaçable.

Les censes se situent généralement en dehors du village pour être au centre de leurs terres. Essentielles au paysage brabançon, de loin, elles semblent des mouettes fixées à terre; à mi-route, ce sont des bateaux à l'ancre; de près, elles sont ce qu'elles sont, c'est-à-dire accueillantes et paisiblement laborieuses, priantes par les petites chapelles qui les jouxtent le plus souvent.

A l'Ouest du Brabant, elles s'adonnent surtout à l'élevage; à l'Est, elles sont plus grandes tant en bâtiments qu'en terres et s'adonnent en ordre principal aux cultures sur le riche sol hesbignon. Nous en avons visité quelques-unes à travers toute la région grâce à l'amabilité et à la compétence de nos guides, M.A. Bousse, conservateur honoraire des Archives de l'Etat à Anvers, établi à Ittre, et M.J. Martin, de Nil-Saint-Vincent, ancien président du cercle "Wavriensia", qui nous ont introduit auprès des fermiers. Notre itinéraire va donc de l'Ouest à l'Est.

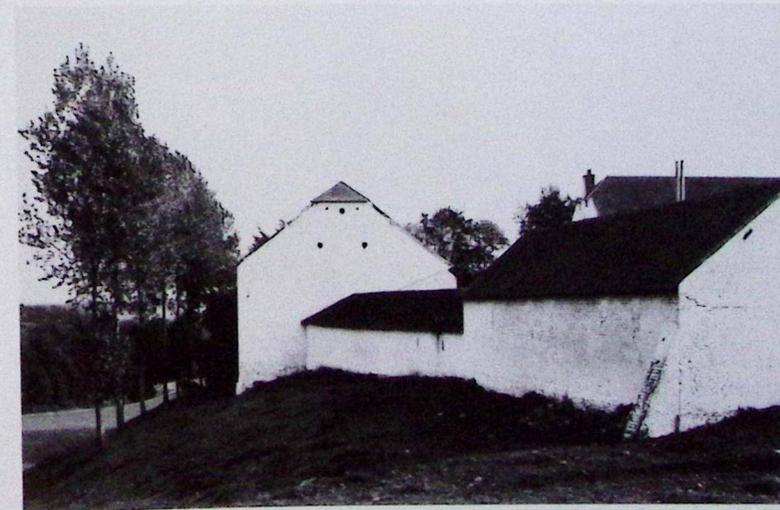
Ittre, au toponyme germanique qui signifie des eaux rapides, se retrouve dans Neer- et Op-Ittre, Itterbeek, Eterbeek, etc. et est analogue à la racine "gatwa" qui a donné "Jette" et "Gette", etc.

Au Moyen Age, son vaste territoire faisait partie de l'ancienne abbaye de Nivelles, mais par des démembrements successifs, cette dernière n'y garda que quelques propriétés, tandis que les deux seigneuries d'Ittre et de Faucuwez y prirent plus d'importance.

Au Nord-Est, La Motte apparaît blanche sur une petite colline d'où elle tire son nom. Les bâtiments un peu dispersés sous leurs toitures de tuiles sombres contrastent par leur luminosité et leurs taches sombres. Le logis est actuellement à deux niveaux de briques et pierres bleues au départ d'un fort soubassement qui surélève le rez-de-chaussée. La porte, de tradition gothique, est surmontée d'un épais linteau dans lequel s'incurve une belle accolade formant larmier et contenant un blason écartelé "aux 1 et 4, d'un lis au pied coupé, aux 2 et 3, fascé". En bas du double escalier, une cave voûtée est d'époque ancienne. Les étables, presque en face de l'habitation, frappent par leurs grandes arcades aveugles. A l'entrée, un fournil ("backhuis"), perpendiculaire à la route, se trouve derrière l'habitation. La ferme, dont une pierre de taille est millésimée 1774, a été agrandie avec des matériaux pro-

venant des débris de l'ancien château d'Ittre. Elle est actuellement exploitée par un fermier flamand et sa famille qui ont été expropriés à Lillo à cause des travaux portuaires d'Anvers et continuent en Wallonie leur vocation rurale.

Au Nord-Ouest du village, sur un tertre, la ferme de Rosémont, remontant à 1652, date à laquelle les Riffart, seigneurs d'Ittre, donnèrent ce nom en souvenir de leur terre de Rosée dans le comté de Namur. Ils devinrent seigneurs d'Ittre par le mariage, en 1550, de Jeanne de Baillencourt, petite-fille de Jacques d'Ittre, avec Guillaume de Riffart, seigneur de Rosée, premier écuyer de Marie de Hongrie, fils de Nicolas, receveur général de Namur et argentier de Charles-Quint, anobli en 1518. Sept générations de cette maison se succéderont jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. La dernière héritière, Marie-Victoire, épousa en 1769, Eugène de Trazegnies, tige de la branche des marquis de Trazegnies d'Ittre, encore propriétaires de Corroy-le-Château. La cense comprenait en 1652, 39 ha. et en 1980, 92 dont 66 de cultures et 26 de prairies. Le premier bail date de 1652; le seigneur d'Ittre y autorise le



Ittre: la ferme de Rosémont est le siège d'une importante exploitation qui s'étend sur quelque 92 hectares.



fermier à laisser pâturer ses bêtes dans le bois d'Ittre.

L'entrée de la ferme se profile en longueur avant d'accéder à la cour. Le corps de logis, d'un classicisme harmonieux, comprend un rez-de-chaussée et un demi-étage atteint par une double volée d'escalier; les quatre fenêtres assez grandes sont encadrées de pierres bleues, dont l'une à clés. En face, les étables ont été réédifiées en 1779 d'après une date encadrée en briques dans un pignon.

La ferme de **Schote**, située à l'Est de l'église, est citée en 1335 et 1346 lors d'acquisitions par Etienne d'Ittre et son frère Gilles, successivement seigneurs du lieu. L'orthographe varia souvent: "Schoot"- "Scoote"- "Schoté"- "Schoten" et "Schote". Ce toponyme a peut-être le même sens que celui de "Schoten" près d'Anvers et qui signifierait un endroit clôturé redevable d'une taxe, "scota". La ferme est en effet au bout d'une drève et assez isolée. Son étendue n'a fait que s'accroître au cours des siècles, de 62 ha en 1652, elle en comprend actuellement 85 dont 64 de terres arables et 21 de prairies pour nourrir 135 têtes de bétail. De 1751 à 1778, son rendage était de 800 fl. Au seigneur d'Ittre, le fermier devait, vers 1657, 30 livres de beurre, deux moutons, un muid de froment, 10 livres de sucre, et engraisser un boeuf.

La grange, remarquable par son ample volume, date de 1823 et domine les autres bâtiments. L'étable, agrandie d'une galerie couverte, s'ouvre sur les champs par une large baie en anse de panier. A gauche de la cour, une vieille pompe millésimée 1842 évoque les rudes travaux de jadis; derrière elle, le corps de logis s'allonge assez bas.

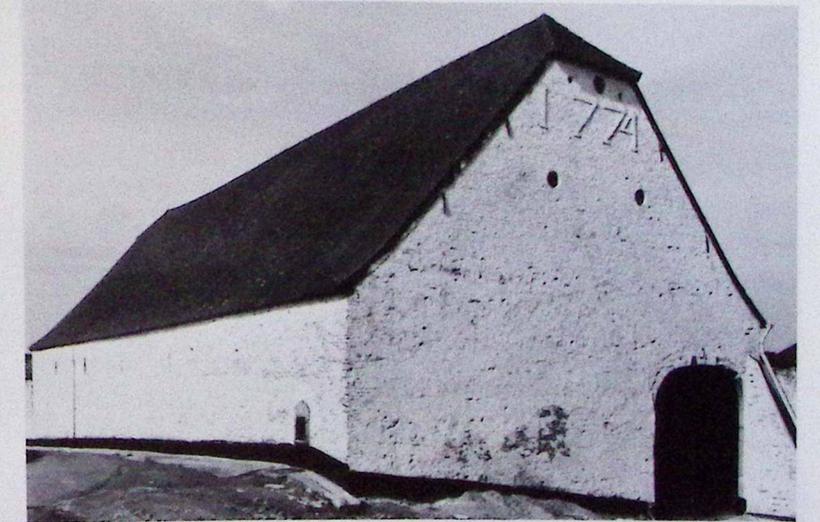
La ferme de **Gasbecq**, à l'orthographe également variable: "Gazebecque", "Gaesbeek", "Gaesbecque", est citée en 1440. Elle porte probablement

En page de gauche: l'entrée de la ferme de Rosémont se profile, d'abord, en longueur avant d'aboutir à la cour.



Ci-dessus: la ferme de Schote, à Ittre, se signale surtout par son imposante grange qui domine les autres bâtiments.

Ci-dessous: la grange massive de la ferme de Gasbecq, à Ittre, porte le millésime: 1774. Encastrée dans le mur, une chapelle-niche ornée d'un coeur avec les initiales I.H.S.



ce nom parce qu'elle dépendit, au début du XVe siècle, de Arnould de Hornes, seigneur de Gaesbeeck, qui tenait en fief du comte de Hainaut, Haut-Ittre avec de nombreuses dépendances. De 1695 à 1741, le censier Martin Baillieu, et plus tard, son fils, s'acquittèrent de rentes en blé, seigle et avoine à la chapelle Notre-Dame d'Ittre, aux pauvres de la paroisse, au chapitre de Nivelles et une, en juin, à la chapelle du Saint-Sacrement de la collégiale de Nivel-

les. Plusieurs fois au cours des guerres, le censier demanda modération ou quittance de ces rentes, tant les pertes étaient lourdes.

La grange massive, de 1774, face au logis, est flanquée, du côté de la cour oblongue, d'une aire de battage polygonale, couverte de tuiles et prolongée par un bâtiment plus bas. Dans la façade latérale de la grange, une chapelle-niche avec un linteau en mitre de pierre bleue est gravée d'un coeur avec les initiales I.H.S. (Jesus

Hominum Salvator). Les étables occupent la place de l'ancien corps de logis qui datait de 1686. De vieilles pierres, qui gardent encore la marque du tailleur, y ont été encastées. Au fond, la nouvelle habitation est en briques.

Braine-le-Château, dont le premier nom est commun aux trois "Braine" de la région, paraît avoir pris ce nom, d'après Wauters, d'une rivière qui s'appelait autrefois la "Braine", l'appellation "le Château" provient de l'importance historique de son manoir. Parmi les nombreuses curiosités de son territoire, la "**Ferme Rose**" au qualificatif dû à sa couleur ou la "Ferme de Binchefort", déjà citée en 1587, est une des rares qui subsistent encore. Elle se situe à quelque 600 m. à l'Ouest de l'église.

Dans son état actuel, elle date du XVIII^e siècle; précédée d'une petite chapelle, elle s'adosse à une colline boisée. Le porche-colombier en plein cintre est surmonté d'une pierre gravée aux armes des de Hornes, an-



Braine-le-Château: la grange de la Ferme Rose domine les autres constructions; elle est millésimée 1786 et percée de trois oculi.



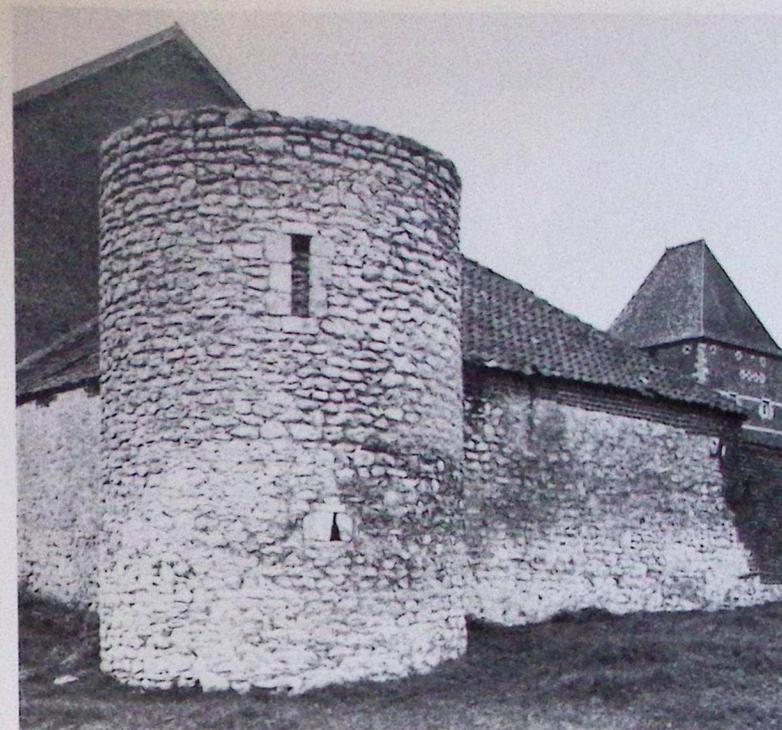
Braine-le-Château: la ravissante Ferme Rose, dont l'existence est déjà attestée en 1587, possède un porche-colombier en plein cintre, surmonté d'une pierre gravée aux armes des de Hornes.

ciens seigneurs et châtelains de la localité, qui portent "Ecartelé aux 1 et 4 d'or à trois huchets de gueules, virolés d'argent; au 2 de sable au lion d'argent; au 3 d'hermine à la bande de gueules chargées de trois coquilles d'or posées dans le sens de la bande, l'écu sommé d'un heaume posé de profil et entouré du collier de la Toison d'Or". Il est coiffé d'un toit conique en ardoises. La cour intérieure en longueur est du fait même assez étroite. A gauche de l'entrée, le corps de logis, à deux niveaux, jouxte les étables plus basses, datées de 1771. Au fond de la cour, la grange domine les autres bâtiments, elle est millésimée 1786 et percée de trois oculi.

Le fermier propriétaire, d'origine flamande, possède 150 têtes de bétail et travaille avec sa femme et ses deux fils.

Par sa situation et sa couleur, la ferme est visible d'assez loin.

A **Corroy-le-Grand**, jadis "Chastre" de "Castrum", le **château-ferme** est situé au bord d'un coteau qui domine le vallon du "Train" sur un point défensif. De ses origines médiévales subsiste une tour, vestige de l'ancien donjon et formant avant-corps au milieu de la façade Sud-Est; elle est en briques avec chaînage en pierres. Il ne reste que deux fragments du mur d'enceinte reliés par une tourelle qui a encore 6 à 7 m. de hauteur et est



maçonnée en pierres brutes percées de meurtrières. Les ardoises du toit donnent le millésime 1765, date à laquelle l'exploitant reprit la ferme à condition de livrer entre autres 200 gerbes de paille; en contrepartie, le seigneur, J.A. de Beeckman s'engageait à couvrir d'ardoises le corps de logis.

Ci-dessus: le château-ferme de Corroy-le-Grand a gardé, de ses origines féodales, une tour, vestige de l'ancien donjon, ainsi que deux fragments du mur d'enceinte reliés par une tourelle qui a encore 6 à 7 mètres de hauteur.

Ci-dessous: vue d'ensemble du château-ferme de Corroy-le-Grand.





A Basse-Wavre, non loin du célèbre sanctuaire marial de Notre-Dame de la Paix et en face du site d'une villa gallo-romaine, se trouve la belle ferme de "L'Hosté" ou de "L'Hôtel", sur l'emplacement proche de l'ancien château de Wavre démoli, en 1506, par ordre du seigneur, alors le marquis de Berghes. La ferme forme un vaste quadrilatère homogène du second tiers du XVIIIe siècle, dont les bâtisses en briques et pierres bleues enserrant une cour carrée. Le pavillon d'entrée, creusé d'un portail colombier cintré, est surmonté des armes des ducs de Looz-Corswaren: "Ecartelé aux 1 et 4 burelé d'or et de gueules de dix pièces qui est Looz, aux 2 et 3, d'argent à deux fasces de sable qui est Diest, sur le tout d'hermine à deux fasces de gueules qui est Corswaren". Ces seigneurs avaient acheté la ferme en 1741 devant le banc d'Uccle parce qu'elle était en dehors de la franchise de Wavre. Le corps de logis à un niveau est couvert d'un grand toit à la Mansard; la porte à linteau bombé est millésimée 1754, les fenêtres sont à meneaux. Trois oculi dominent le portail de la longue grange. L'environnement de bois et collines encadre la ferme.

*Ci-dessus: un aspect de la cour de la ferme de «L'Hosté» à Basse-Wavre. A gauche, une partie du corps de logis couvert d'un grand toit à la Mansard.
Ci-dessous: la belle ferme de «L'Hosté» forme un vaste quadrilatère homogène du second tiers du XVIIIe siècle.
En page de droite: le porche-colombier de la ferme de «l'Hosté» est surmonté des armes des ducs de Looz-Corswaren, qui avaient acheté cette exploitation en 1741.*



(à suivre)

Le Serment Royal Saint-Sébastien des Archers de BRUXELLES sur perche verticale

par François BAETENS

Histoire et origine de notre serment

Les "gildes" des escrimeurs, tireurs à l'arc et à l'arbalète de Bruxelles trouvent leurs origines dans la fondation même de la Ville.

Lorsque les Bourgeois de Bruxelles prirent la résolution de créer des remparts et par conséquent de repousser l'envahisseur, ils créèrent la gilde des tireurs, afin de défendre la ville. Ceux-ci s'entraînaient hors des remparts. Ils montaient des gardes aux différentes portes de l'enceinte, ainsi qu'aux points stratégiques de Bruxelles. Ils organisaient des patrouilles qui surveillaient les quartiers de la Ville.

L'entraînement se faisait sur cibles et à la perche verticale. Si le Duc de Brabant partait en guerre, il avait avec lui des milliers d'archers, arbalétriers et escrimeurs, levés dans les villes du Brabant et principalement dans la Gilde des Tireurs de Bruxelles.

Les tireurs lui prêtaient "Serment de fidélité" d'où le nom de "Serment", qui fut donné à leurs compagnies.

Plusieurs compagnies s'étaient formées, dont la gilde de Saint Laurent. En 1381, les Duc et Duchesse Wenceslas et Jeanne firent proclamer une charte qui stipula que seul le Serment de l'arbalète, ayant Notre-Dame au Sablon comme patronne



Monsieur André Rossius, chargé des relations publiques, en pleine action, dans le cadre romantique du Parc Josaphat à Schaerbeek.

(depuis 1344) était la seule vraie gilde des tireurs de Bruxelles.

Pourtant, en 1387, devant l'exiguïté des stands de tir, des locaux et du nombre croissant des tireurs, cette gilde se scinda en deux d'abord, fondant le "Petit Serment de l'arbalète" ayant Saint Georges comme patron. La gilde des tireurs prit par conséquent le nom de "Grand Serment" des arbalétriers. Alors que le Grand Serment avait son terrain d'exercice au "Hondsgracht" (actuel Palais des Beaux-Arts), plus tard, en face, de l'autre côté de la rue Isabelle (Galerie Ravenstein actuelle), le "Petit Serment" Saint-Georges reçut de la Ville un terrain hors de la première enceinte (Rue des Alexiens).

Deux ans plus tard, en 1389, les archers se séparèrent également du Grand Serment Notre-Dame au Sablon, pour s'établir sur un terrain, rue des Tanneurs, à l'auberge "Huedeken".

Ce nouveau Serment prit Saint Antoine comme patron, ce saint étant très vénéré à Bruxelles.

En 1422, la Ville de Bruxelles leur donna un terrain d'exercice hors du rempart de la première enceinte, appelé "Fossé des Dames Blanches" (actuel Vieux Marché aux Grains).

55 ans plus tard, en 1477, fut fondé le Serment de l'arquebuse, protégé par Saint Christophe.

Entre-temps les escrimeurs formèrent le Serment Saint-Michel. Ce qui précède est l'origine des cinq serments de Bruxelles. Comme il y avait deux serments de l'arbalète, l'ancien prit le qualificatif de "Grand", le cadet celui de "Petit".

Les autres gildes sont appelées "Serment" sans qualificatif de "Grand" ou "Petit".

Cependant, celui qui nous intéresse est le Serment du tir à l'arc, fondé en 1389.

Car les compagnies d'archers d'autres villes du Brabant avaient pris Saint Sébastien comme protecteur, celui-ci ayant été transpercé de flèches à Rome en l'année 288, le Serment Saint-Antoine ajouta donc le nom de ce martyr et devint le "Ser-



Le Livre d'Or de la Gilde datant de 1468.

ment des Saints Antoine et Sébastien des archers de Bruxelles". Et finalement, Saint Antoine fut délaissé, pour laisser la priorité à Saint Sébastien, que le Serment vénère toujours. Durant des siècles, le Serment Saint-Sébastien défendit les remparts de la Ville avec les autres serments. Annuellement, le 1er jour du mois de mai, la gilde proclamait son champion par un tir au papegay ou oiseau royal.

Celui-ci était fixé au sommet de la

Grosse Tour (deuxième enceinte, aux environs de l'actuelle Place Louise). La confrérie défilait dans l'Omme-gang avec les autres serments. Elle avait sa maison sur la Grand'Place et recevait des subsides annuels de la Ville.

Jamais interrompue, malgré les différents changements de régime, les guerres et les révolutions, elle défendit jalousement ses trésors. Son premier livre d'Or date de 1468. Son second livre d'Or commence avec les

signatures des Archiducs Albert et Isabelle, gouverneurs dans nos provinces.

La gilde a en sa possession un reliquaire d'argent et de cristal de Saint Sébastien. Celui-ci fut authentifié par le comte de Borchgrave d'Altena, ex-conservateur en chef des musées d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire. Elle possède aussi un drapeau offert par L.L.M.M. le roi Léopold II et la reine Marie-Henriette. Un collier de Roy de tir, datant de 1821 avec trois oiseaux d'argent, provenant du tir de 1785 au cours duquel 25 oiseaux d'argent furent offerts par nos gouverneurs Albert-Casimir de Saxe-Teschen et Marie-Christine.

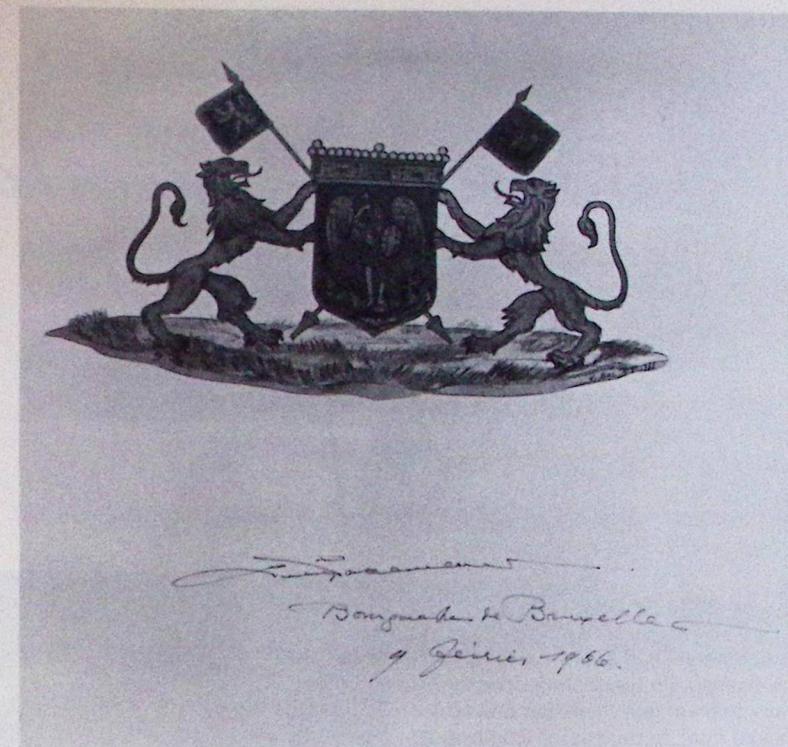
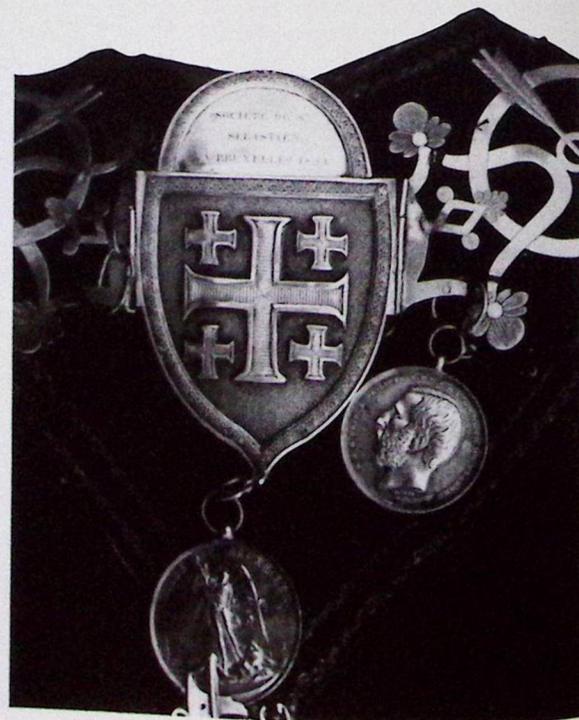
A la Révolution Française, son terrain d'exercice du Marché aux Grains fut confisqué par l'occupant. Le Serment s'établit alors dans les jardins du "Chien Vert", guinguette de l'Allée Verte où la perche demeura jusqu'en 1841.



Ci-dessus: le Livre d'Or de 1628.
Ci-dessous: Collier du Roy de Bruxelles Saint-Sébastien (détail).



Médaille en argent offerte par l'Archevêque de Malines en 1661.



En haut, à gauche: médailles d'or et d'argent (collection de la Confrérie).
Ci-dessus: extrait du Livre d'Or, signé par le Chef-Doyen de la Gilde, M. Lucien Cooremans, bourgmestre de Bruxelles.
Ci-contre: reliquaire, en argent et cristal, de Saint Sébastien (1632-1635).

La perche fut alors établie Parvis Saint-Roch. En 1861, elle devait quitter les lieux.

Le président de l'époque en référa au Duc de Brabant, futur Léopold II, en signalant à celui-ci qu'une perche avait déjà été montée, en 1785, dans les jardins privés du Palais Royal.

Le Prince Léopold en parla au Roi Léopold Ier, qui donna son accord. Et, de 1861 à 1871, la perche se trouva dans le Domaine du Palais Royal. Le Roi et la Reine venaient se rendre compte des évolutions des différents concours et félicitaient les champions.

Le Serment Saint-Sébastien fit ensuite déplacer sa perche à Berchem-Sainte-Agathe, où elle resta plusieurs années.

La perche alla ensuite rejoindre deux autres perches à Ganshoren dans les jardins de la guinguette "Het Heide-

ken", où elle resta jusqu'en 1951. En 1952, het Heideken devant être démolli, le Serment Saint-Sébastien trouvait un nouveau terrain de tir, à Dilbeek, Avenue Moeremans. La perche fut installée sur un terrain appartenant à l'assistance publique de la Ville de Bruxelles.

En 1976, le terrain et le local d'été furent expropriés pour faire place au ring de Bruxelles.

Depuis 1977, le Serment Saint-Sébastien des archers de Bruxelles a reçu asile à Schaerbeek, au Parc Josaphat, où il organise ses tirs en été. Pour le moment (juillet 84), nous sommes toujours en contact avec la Ville de Bruxelles, afin d'obtenir de nouveau un terrain de tir sur le territoire de la ville même.

En effet, notre Serment ne porte pas pour rien le nom de "Saint-Sébastien de Bruxelles".

Les Costumes du Théâtre Royal de la Monnaie

par André HUSTIN

Lorsque le président Pompidou fit une visite officielle en Belgique, des fonctionnaires-chargés de découvrir un cadeau qui ferait plaisir à sa femme - fixèrent leur choix sur une table basse dont le dessus se composait d'une pierre admirable taillée dans une géode géante.

-Si vous donnez aussi un livre, observa le marchand, choisissez le grand. On n'oublie jamais les choses encombrantes.

Cette réflexion me revient en mémoire en lisant dans la presse les éloges adressés au créateur d'un nouveau Bateau Fantôme. Presque tous les critiques du TRM ont orienté leur projecteur sur le vaste décor, et oublié...les costumes.

Les décors de l'opéra assurément surprennent et séduisent souvent. Ils transportent le spectateur vers des paysages ou des symboles curieux. Mais les costumes ne font-ils pas davantage toucher la vie, les mouvements du cœur et de l'âme, l'intensité dramatique du moment ? A ce propos, le conservateur des musées royaux des Beaux-Arts, Marguerite Devigne, écrivait : "L'histoire du costume n'est pas seulement celle des



Le département Costumes est dirigé par Mme Leloup depuis 1967.

habits que portaient nos ancêtres, c'est celle de leur vie, de leurs usages, de leur esprit, celle de leur compréhension particulière de la beauté, de la décence et du luxe. Les événements politiques -croisades, guerres, conquêtes, réceptions d'ambassadeurs venus de pays lointains, mariages princiers ont toujours des échos dans le domaine de la mode". Elle ajoutait : "Le costume n'est pas seulement l'habit. Y appartient aussi tout ce qui concerne la coiffure -et la manière, s'il s'agit du costume masculin, de porter la barbe et la moustache, - tout ce qui se rapporte aux fards, poudres, onguents ou élixirs de beauté, teintures pour les cheveux, vernis pour les ongles, traitement des sourcils et des cils, parfums, bijoux et jusqu'à certaines attitudes, certains airs de tête et même certaines façons de parler (comme celle des Incroyables sous le Directoire)".

Alors, si nous parlions des costumes ?

Lorsque les échevins de la Ville veillaient encore à la santé budgétaire du Théâtre Royal de la Monnaie, il était interdit de détruire les détroques abîmées, voire même de les transformer, sans autorisation expresse de Bruxelles. Et cela, depuis le 24 mars 1856.

Cette rigueur provenait de la pénurie provoquée par le désastreux incendie du 21 janvier 1855, qui fut suivi par une remise en question architecturale, par Poelaert. Les conséquences du règlement atteignirent -un siècle plus tard-un niveau stupéfiant. Vingt-cinq mille costumes ou presque, disait-on, s'entassaient dans les réserves ! Des litres d'insecticide étaient pulvérisés chaque mois sur ces vêtements qui ne furent jamais mis en sac, mais qui furent -hélas- mis à sac.

Pour éviter les pillages, le gigantesque saint-frusquin de la rue du Canal fut transporté et déversé rue du Marais. La place manquait. Lorsque la gestion de l'Etat prit le relais que devait lui offrir la Ville, des milliers de cottes, de jaquettes, de houppelandes, de pèlerines, de lévites, de bur-



L'héraldique, la joaillerie, l'orfèvrerie méritent la méditation.

nous, de tuniques, de dolmans, de crinolines miteuses, de frocs informes gisaient là, par terre. On y découvrit quelques bestioles. Mais aussi des merveilles !

Mais où les conserver ? Qui pourrait entreposer, chauffer, entretenir, garder ces innombrables trainées de Walkyrie, de Lakmé, de Manon, de Thaïs, ces relents des triomphes que furent les créations à Bruxelles de Milhaud, de Honegger, de Chabrier, de Meyerbeer, de Prokofieff, de Borodine, de Donizetti, de Bizet, de Strauss, de Wagner, de Puccini et même d'Orff, de Britten, de Menotti, de tant d'autres ?

On fit appel à des cercles dramatiques, à des écoles qui auraient peut-être pu en assumer la garde partielle. Mais personne n'acceptait la masse, le volume, les responsabilités. Trois jours de vente à la criée, à Ixelles, servit un but philanthropique. Les costumes partirent à cent francs, à mille francs, rarement plus, alors que neufs ils coûtent maintenant de cinq à sept mille francs français à Paris et jusqu'à trente mille francs belges à

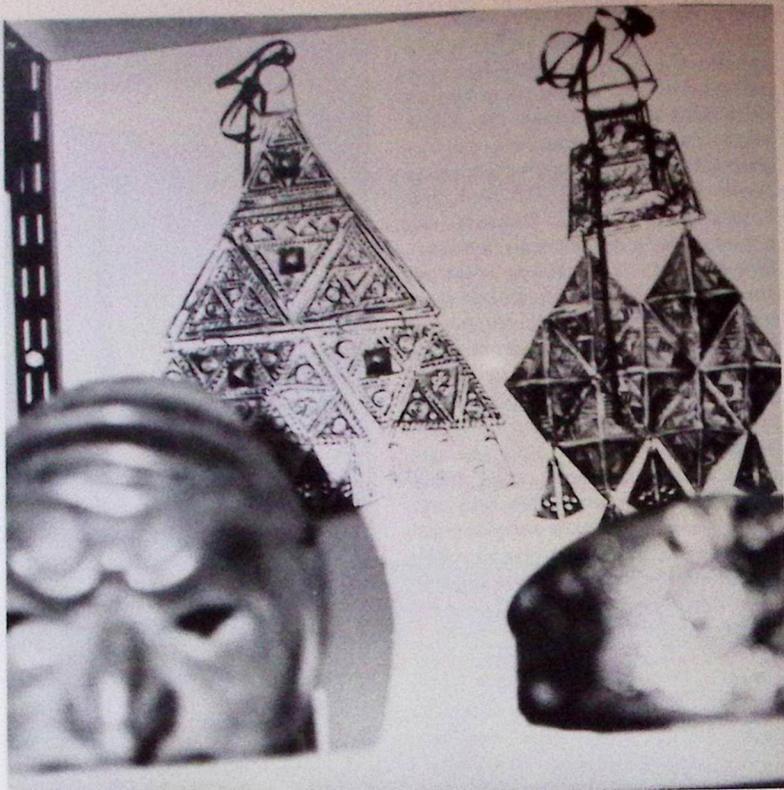
Bruxelles. Il en reste donc une collection.

Par ailleurs, le temps est passé aussi où les vedettes possédaient leur garde-robe personnelle. Ce fut le cas de Mmes. Clairbert, De Gavre et Bardi ; de M. Arnold.

Non, les divas d'aujourd'hui laissent à l'Etat le soin de payer jusqu'à leurs chaussures de répétition qui pourtant ne sont guère que des pantoufles. Mme. Elisabeth Schwartzkopf, quant à elle, préféra rester propriétaire de son trousseau. Ce qui lui a donné un soir l'occasion d'imposer un vêtement anachronique. Mais la suavité de sa voix eut tôt fait de lui accorder le pardon des puristes. Autrefois, le théâtre achetait beaucoup de costumes en Allemagne. Les tailleurs d'outre-Rhin professaient un souci pointilleux de la vérité historique, allant jusqu'à reproduire des blasons authentiques sur les boutons d'un pourpoint.

Les choses ont bien changé. N'a-t-on pas affublé le "Wozzeck" de Berg (créé à Bruxelles en 1932) de vieux vêtements retournés ? Et comme la

culture est plus répandue que jamais, la télé a lancé ce néo-Wozzeck sur les ondes comme un produit blanc. Le spectacle rencontra néanmoins un joli, un très joli succès ; pas au point cependant d'inciter les sénateurs à retourner leur veste ! "Il ne faudrait jamais se fâcher en parlant de costume, disait Mme. Devigne, pas plus qu'en parlant de nudisme, car la moindre critique risque d'exaspérer un penchant naturel à l'extrémité. Il est inutile de pousser Alcibiade à couper la queue de son chien !". C'est pourtant à peu près ce que fit Salvador Dali sans y être particulièrement poussé. Lors d'une conférence de presse qu'il tint à Bruxelles, le petit hidalgo à moustaches de cire prétendit créer à la Monnaie une Carmen rougeoyante et tournoyante au milieu de motards pétaradants. Il aurait démontré aussi que les étoiles de mer peuvent peindre à merveille si on les dote de pinceaux : au moment du clair de lune. Le fantasque Espagnol finit par obtenir ainsi une participation consultative dans un ballet Béjart. Mais il claqua la porte lors de la première en constatant, avec horreur, que ne figurait pas sur scène le boeuf trucidé promis par contrat. Il fit



Masques, bijoux, fantômes, tout y est.



Ici l'on rogne un talon de botte. Le cordonnier connaît bien le répertoire !



Les broderies d'or attendent des robes à venir.

alors un procès à l'Etat belge et le gagna.

Le Bruxellois, qui juge souvent sur l'intention, accueillit sans bataille d'Hernani, mais avec quelques bourrades, le scandale de *La Veuve Joyeuse* qui amusa un public remarquablement rajeuni par les audaces. A quelque chose malheur est bon ! Actuellement, les costumes nouveaux surgissent à raison de 1.500 par saison, ce qui pourrait en promettre trente mille en vingt ans. Déjà le dépôt de la rue Bara rétrécit... Au moment où ces lignes paraîtront *Don Giovanni* de Mozart, objet de compétitions internationales, en exigerait une centaine ; nombre qui pourrait être triplé pour *Les Maîtres Chanteurs* de Wagner. Voilà qui fournit du travail aux dessinateurs, aux tailleurs, aux décoratrices, aux modistes, aux cordonniers, aux chapeliers, à l'armurier, au perruquier sans compter les choristes, les musiciens, la chorégraphie et le personnel technique.

Jusqu'ici les artistes de toutes disciplines savent se maintenir hors des querelles politiques du commun. Ils allient souvent la liberté et l'audace à la juste mesure et au sens du beau. Un public nombreux, très diversifié, de plus en plus international, accourt au TRM, quand il n'y vient pas par avion.

Mais, à travers modes et marées, à quel âge et par quels spectacles faudrait-il d'abord fréquenter l'opéra ? Voilà ce que rappelait - en 1877 déjà - le député belge Louis Hymans, le père de Paul qui fut, lui, premier président de la Société des Nations à Genève : "Chacun sait que le plus grand plaisir que l'on puisse procurer aux enfants, écrivait-il, est de les conduire au théâtre. Le spectacle commen-

En haut de la page : à côté des bottes rehaussées de galons orfévrés, les cocasses godasses de Hänsel et Gretel sont portées depuis 1897 pour une charmante musique de Humperdinck. Ci-contre : les chapeliers disposent de moules à coiffe qui se font rares.



ce à la porte. Ils passent de la rue, éclairée par les pâles lueurs des réverbères, dans un grand vestibule brillamment illuminé. Ils montent de larges escaliers de marbre garnis de tapis moelleux; ils traversent de longs couloirs plongés dans une demi-obscurité. On ouvre une espèce d'armoire: les voici dans la salle remplie de monde, étincelante de lumières; leurs regards s'arrêtent sur une foule brillamment parée. Trois coups retentissent. Un orchestre de soixante musiciens entame une marche triomphale. L'enfant n'a rien vu encore, mais déjà son attention est captivée par cent attrait divers. Ramenez-le chez lui; il parlera du spectacle pendant huit jours. Mais la toile se lève; il y a sur la scène cinquante figurants, habillés de costumes inconnus, des moines, des chasseurs,



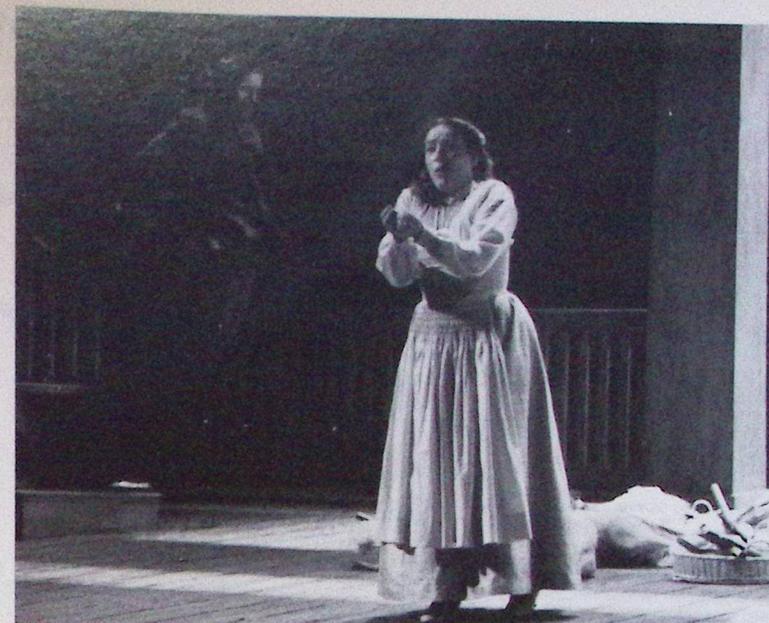
des sauvages ou des chevaliers se mouvant dans un décor pittoresque; au fond, de vastes perspectives, une forêt, des montagnes, une mer, des rochers, une ville inconnue. Ces personnages se meuvent, parlent, gesticulent, chantent, font retentir un cliquetis de voix ou d'épées. Le jour baisse, une ombre mystérieuse envahit la scène, les groupes s'éclairaient de reflets fantastiques; puis, la toile tombe, les applaudissements éclatent, la vision disparaît, le prestige s'évanouit au milieu du fracas de la salle en émoi. N'y a-t-il pas, dans cette succession d'aspects imprévus et d'impressions multiples, de quoi troubler la raison?

L'homme est blasé sur ces plaisirs, mais l'enfant les savoure avec délices. Son regard pénètre dans un monde nouveau, tout peuplé de merveilles. Il ne voit que la surface et ne

En haut de la page: s'il faut 300 grammes de cheveux pour une Marguerite de Faust, on se fait parfois des cheveux pour trouver le chapeau de l'élégante du Second Empire, l'officier, le postillon, l'évêque et d'autres... Ci-contre: Mélisande, chère à Maeterlinck, porte ici un costume de Marianne Glittenberg.

songe pas encore à la réalité qui glit sous le clinquant de ces magnificences de carton. Il ne sait pas la différence qu'il y a entre être et paraître. Goethe a dépeint cette impression dans Wilhelm Meister, nous montrant son héros ébloui par l'aspect d'un théâtre de marionnettes. Quelle différence pourtant avec le prestige de l'opéra, mettant en oeuvre toutes ses séductions vocales, instrumentales et pittoresques, dans nos vastes salles modernes, dorées et illuminées, resplendissantes d'or, de velours, de chatoiements de tout genre! Conduisez-y un paysan, il se croira en plein paradis. Tout lui paraîtra surnaturel, tout, jusqu'à la lorgnette qui lui fera voir les personnages à portée de sa main".

Louis Hymans avait raison d'attirer ainsi l'attention sur les enfants. Ils n'acceptent pas l'opéra, ils le happent; mais pas toujours, cela dépend du sujet! Telle fillette de dix ans qui a inauguré l'art lyrique par Faust en a



Dunja Vejzovic (Senta), dans Der Fliegende Holländer, doit sa robe au fusain de Carlo Tommasi.



retenu pour la vie une impression d'artificiel et d'incompréhensible. Tel garçon de huit ans (en 1923), au contraire, a gardé un souvenir inoubliable des matinées enfantines au temps de M. Corneil de Thoran. Son premier "opéra" était Le Chat Botté, suivi du Petit Poucet. Dans ces deux ballets féeriques, d'adorables petits rats brillaient de légèreté, de souplesse juvénile et de candeur. Les enfants aujourd'hui, bourrés de tété, sont branchés sur la véhémence qui n'est trop souvent qu'une expression banale et grossière. Mais ne suffit-il pas d'un Casse-Noisette au théâtre, comme il a suffi d'un Extra-Terrestre au cinéma, pour que l'enfant monte et s'accroche au septième ciel?

Dans Il Trovatore de Giuseppe Verdi, Ermanno Mauro (Manrico) et Leona Mitchell (Leonora) évoluent parmi les traînes extravagantes dessinées par Pierre Constant.

Un tourisme joignant l'utile à l'agréable ...

REBECQ

par Joseph DELMELLE

Très oublié aujourd'hui alors qu'il avait plus de talent que plus d'un écrivain aujourd'hui porté aux nues, Albert Guislain - qui faisait partie, ô ironie!, de nos *immortels*! - faisait remarquer, aux pages de ce volume *Bruxelles Atmosphère 10-32* d'une lecture à la fois fort enrichissante et très émouvante, que "*Les mots servent parfois mal les idées qu'ils doivent exprimer. Il n'y a pas de survivances dans une cité. Elle existe, elle vit et toutes les pierres, tous les moellons qui la composent sont animés d'une existence solidaire. Tout entière, elle se transforme et ses modifications, même partielles, engendrent une cité nouvelle qui se colore, suivant les âges, d'une façon particulière. Le passé vit dans l'actuel et rentit en lui...*".

Oui, qu'on le veuille ou non, hier est dans aujourd'hui et les morts demeurent présents parmi nous. Et, comme nos villes, nos villages amalgament étroitement ce qui fut à ce qui est ou mieux - à ce qui se fait. Cette alliance s'effectue tout naturellement et, presque toujours, sous le signe d'une certaine tradition.

Il est donc non seulement intéressant mais fort utile, quand on aborde

une localité, d'être renseigné quant à son passé.

Rebecq, on s'en doute, a des origines qui, selon l'expression consacrée, se perdent "dans la nuit des temps". Ce fut le siège d'une cour féodale dont dépendaient d'importants fiefs brabançons dont, entre autres, la seigneurie de Tubize. Ses échevins sui-

vaient les coutumes de Nivelles et l'abbesse de cette capitale du Roman Païs disposait de l'entière jouissance de l'église du lieu.

La cour féodale à laquelle nous avons fait allusion relevait de l'autorité de la famille d'Enghien dont les membres se paraient volontiers du titre de "princes de Rebecq". Cette fa-

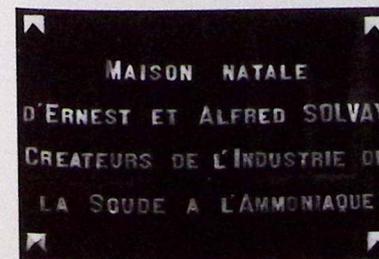


Scène bucolique au creux de la Vallée dite des Oiseaux, entre Rebecq et Rognon.

mille devait susciter ou être absorbée - la chose importe peu! - par celle d'Arenberg. Et c'est de 1608 à la fin de l'Ancien Régime que les destinées du village allaient se confondre, plus ou moins, avec celles de ces puissants aristocrates dont les armes sont reprises par le blason de la commune en même temps que celles des sires de Trazegnies... pour une raison bien simple. C'est que, en 1824 (selon la plupart des auteurs consultés mais, selon d'autres, en 1827 ou 1828), le hameau de Rognon fut réuni administrativement au village de Rebecq par décret de Guillaume d'Orange, roi des Pays-Bas. Or, Rognon avait été un franc-fief appartenant aux Trazegnies.

Rebecq, sous le régime hollandais, devint donc Rebecq-Rognon. Cette entité vécut de son agriculture, de son artisanat, de ses industries dont celle des carrières qui, en 1848, étaient au nombre de trois (il y en avait alors 17 sur le territoire voisin de Quenast). Déjà, en 1836, on avait décidé d'établir une ligne de chemin de fer afin d'assurer la desserte de ces exploitations. La construction de la voie ferrée démarra en 1847 mais ce n'est finalement que le 15 novembre 1879 que le rail atteignit effectivement Rebecq. L'industrie de la pierre, à cette époque, était prospère. Le train fit augmenter le prix des terrains mais, nonobstant cette hausse, tout un nouveau quartier allait surgir de terre.

Sur la ligne ferroviaire, le service voyageurs a été supprimé le 30 septembre 1961 et le trafic marchandises quelque temps plus tard. Et, en 1977, à Rebecq et Rognon ont été



Plaque apposée sur la façade de la maison natale des frères Solvay.



L'Hospice de Rebecq, créé vers 1300, héberge, de nos jours, quelque septante pensionnaires.

"fusionnées" les anciennes entités de Quenast et de Bierghes ainsi qu'une partie de Saintes. Et, à la suite de cette intégration ou de ces annexions, Rebecq-Rognon est devenu, ou redevenu, Rebecq tout court. Disons tout de suite que c'est seulement de Rebecq même, au coeur de l'"entité" nouvelle, qu'il sera question ici. Cela ne doit cependant pas nous empêcher de rappeler que Saintes est la patrie de sainte Renelde à qui est dédiée la belle et massive église de ce village paysan qu'embellit un élégant petit château, que

Bierghes se souvient d'abord et surtout d'un de ses enfants: le caporal Trézignies, le héros de Pont-Brûlé en 1914; que Quenast, dont l'église détient de précieuses pièces d'art sacré, fut la capitale du pavé européen; et que Rognon, où les coins bucoliques sont nombreux, s'enorgueillit de son vieux moulin d'Houx... et continue à entretenir des relations privilégiées, non seulement administratives, avec Rebecq grâce à la voie ferrée... qui n'est plus celle d'autrefois, étant d'ailleurs d'un écartement différent, mais est tout de même son



Un des plus anciens bâtiments de l'Hospice de Rebecq, daté: 1593, dont la porte est encore traitée dans la tradition gothique.



héritière directe puisqu'elle est "fondée" sur le même site !

Erigeant haut sa pointe...

Au coeur de Rebecq, comme presque partout ailleurs, il y a l'église, signe de l'appartenance à une civilisation dite parfois occidentale, parfois chrétienne, et à une histoire mêlant le matériel au spirituel.

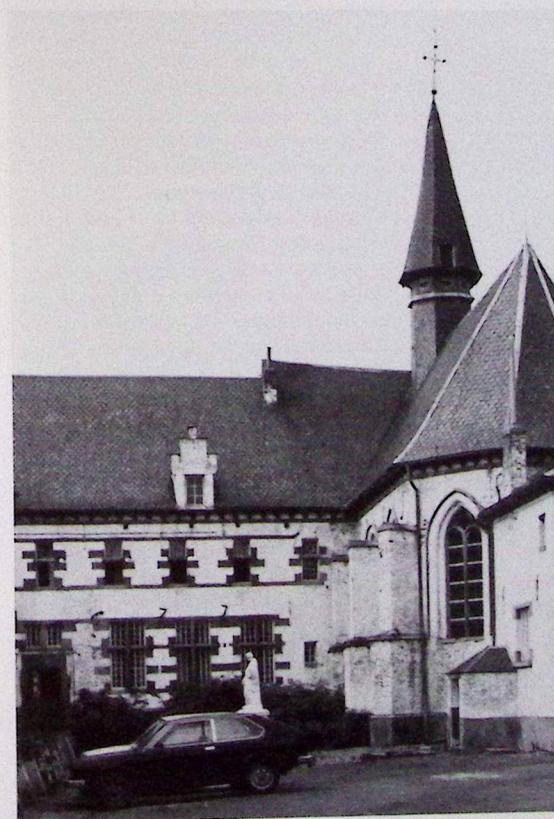
Dédiée à saint Géry, cette église n'est pas celle des abbesses de Nivelles. "Un peu trop vaste, et prétentieux" de l'avis d'Emile Poumon, cet édifice dont la façade brune est striée horizontalement de lignes blanches assez rapprochées a été construit par l'architecte nivellois Coulon (qui a beaucoup travaillé en Brabant wallon) en 1868. S'il a un cachet assez particulier, on ne peut dire qu'il s'impose à l'attention par des mérites évidents. Mais il abrite d'assez nombreuses oeuvres d'art dont un bénitier gothique de 1500 environ, un fragment de retable du commencement du XVIe siècle représentant la Vierge, l'Enfant et sainte Anne, quelques statues - dont une de saint Géry - et, surtout, des fonts baptismaux de 1599, oeuvre très typique d'un certain Jacques (ou "laque") Le Gasse La Doune présentant les caractéristiques suivantes: base circulaire, pied renflé avec imbrications sculptées à la partie inférieure puis cannelures, cuve ornée de godrons. Le trésor est composé de diverses orfèvreries mais la pièce maîtresse est constituée par un reliquaire gothique en argent de saint Géry, vraisemblablement exécuté à Anvers au début du XVIe siècle, au décor composé de flammes, rosaces, fleurons, pinacles et dentelures. Un fragment de l'épine dorsale de saint Géry est emprisonné dans un cylindre de verre posé horizontalement, gardé aux extrémités par des anges musiciens placés dans des niches et surmonté d'une flèche protégeant

Le Grand Moulin d'Arenberg, reconstruit en 1852, a conservé son impressionnante roue à aubes.



Un sympathique bar a été aménagé au rez-de-chaussée du Grand Moulin d'Arenberg.

La ravissante chapelle, en gothique tertiaire, de l'Hospice de Rebecq.



Cet imposant calvaire gothique (± 1520), en provenance du petit cimetière de Bierghes, a trouvé refuge dans le Grand Moulin d'Arenberg.

L'une des salles du Grand Moulin d'Arenberg prête régulièrement son cadre rustique à des expositions thématiques.



une statuette du saint. D'autres objets sacrés, datant du XVIIIe siècle, sont de style Louis XV et de provenances diverses: Enghien, Ath, Bruxelles,....

L'église domine la grand-place en bordure de laquelle se dressent plusieurs demeures de style Renaissance du XVIe siècle, de fort belle allure, ainsi qu'un monument glorifiant les

frères Solvay, Ernest et Alfred, natifs du lieu.

Une famille célèbre

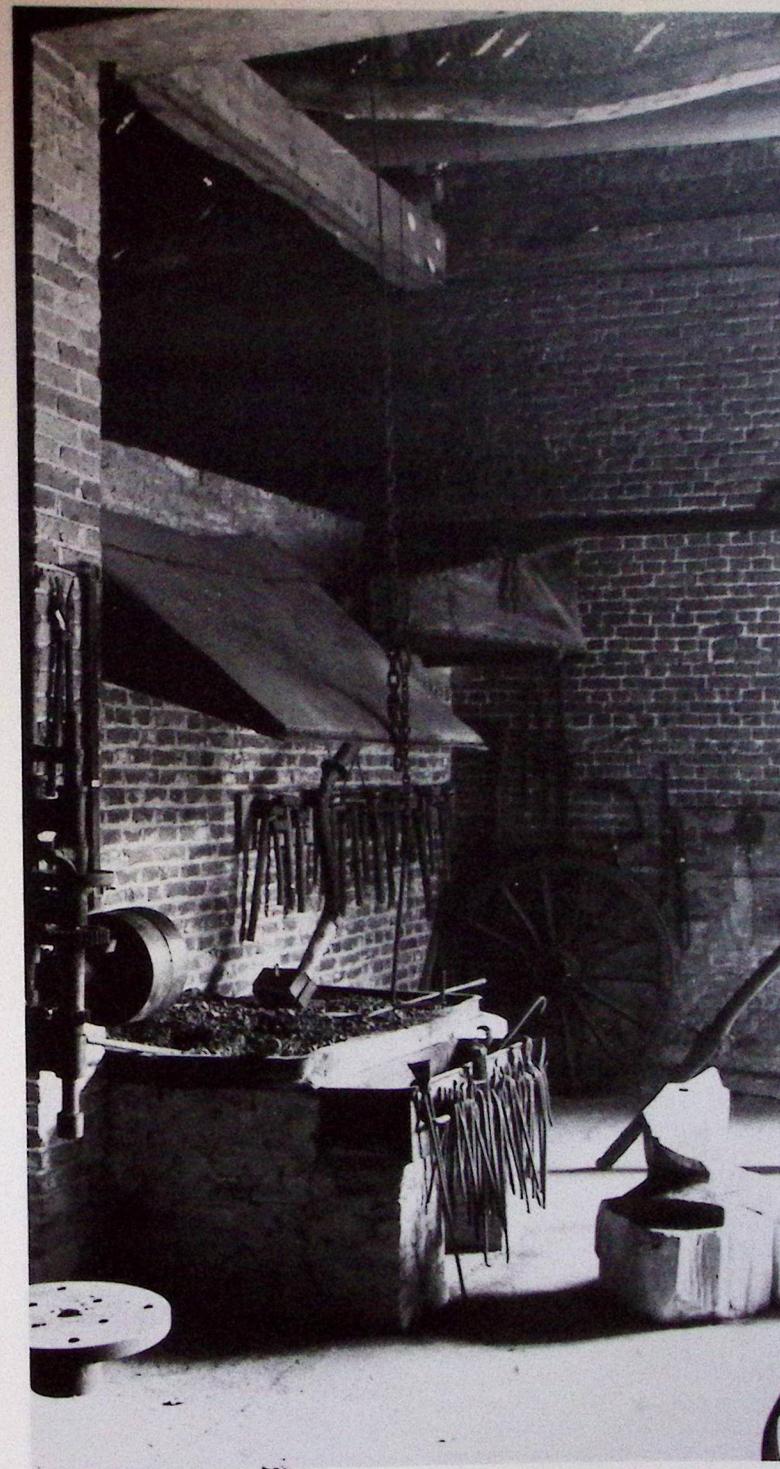
La distance qui sépare le monument de la grand-place de la maison natale des frères Solvay n'a rien d'important. En effet, c'est au n° 6 de la rue des Sauniers - l'une des artères les

plus pittoresques du village - qu'ont vu le jour Ernest et Alfred, fils d'Alexandre Solvay, qui exploitait une saunerie (ou fabrique de sel !), et d'Adèle Hulin, qui avaient eu ou devaient avoir trois autres enfants.

Ernest, né le 16 avril 1838, est plus connu que son frère cadet, Alfred. Ce dernier, cependant, devait être associé de fort bonne heure aux travaux et aux réalisations de son aîné, découvreur du procédé de fabrication du carbonate de soude à l'ammoniaque qui allait bouleverser plusieurs secteurs industriels durant la seconde moitié du XIXe siècle.

Ayant fait breveter son "invention" en 1861, Ernest ouvrit une usine à Couillet en 1865. Ce fut là, en quelque sorte, le point de départ d'une extraordinaire aventure marquée par un développement spectaculaire de l'industrie chimique et aussi, via la sociologie, de ce *Productivisme social* dont l'ère est peut-être arrivée aujourd'hui à son déclin mais qui, en définitive, s'est étalée sur un bon siècle. Le nom de Solvay, actuellement encore, reste associé à une puissante firme de rayonnement international, à divers instituts universitaires, à des oeuvres sociales et à quelques bâtiments parmi lesquels il y a place pour tel château de La Hulpe. A Rebecq, l'hôtel communal détient plusieurs portraits de membres de la famille devenue célèbre grâce, surtout, au chimiste dont il vient d'être question et à un autre Solvay: Théodore. Théodore Solvay, quant à lui, avait vu le jour à Rebecq le 11 septembre 1822. Doué pour la musique, premier prix de piano du Conservatoire de Bruxelles en 1838, il devait, à partir de 1845, se faire connaître, tout à la fois, comme instrumentiste (il devint le pianiste attitré de Léopold II), compositeur, professeur et animateur. On lui doit la fondation de l'Académie de Musique de Saint-Josse-ten-Noode et Schaerbeek, la création de l'Associa-

Dans le fond de la photo, le Petit Moulin d'Arenberg équipé, de nos jours, d'une turbine hydraulique.



tion des Artistes musiciens, l'organisation des "Concerts populaires" - devenus rapidement et avantageusement connus -,... et quantité d'oeuvres - marches, valse, etc - dont beaucoup connurent une très large audience. C'est lui qui attacha son nom à cette mélodie sur "L'Abbaye de Villers" ayant été longtemps chantée en Brabant wallon.

Théodore Solvay, qui était évidemment parent d'Ernest et Alfred (il était, croyons-nous, leur cousin!), avait épousé Fanny Van Helmont, descendante du fameux médecin et philosophe bruxellois né en 1579 et mort en 1644, qui devait lui donner, en 1851, un fils: Lucien. Celui-ci fit, en marge de sa carrière de journaliste - il fonda *La Nation*, devint rédacteur en chef du *Soir*, collabora à *L'Etoile belge* et à d'autres quotidiens -, des pièces de théâtre, de la critique musicale et picturale, et finit par être nommé conservateur de l'Hôtel Charlier... précédant notamment, dans cette fonction, José Camby et Yvonne du Jacquier. Rappelons ici que l'Hôtel Charlier est, depuis 1928, un musée formé au départ par les collections d'Henri Van Cutsem et Guillaume Charlier et enrichi, par la suite, de nombreuses oeuvres reçues par dons ou legs. Il est situé au 16 avenue des Arts, à Saint-Josse-ten-Noode. Disons encore que, décédé en 1950, Lucien Solvay nous a laissé plusieurs pièces, livrets et ouvrages dont une *Vie d'un Journaliste* très attachante et très instructive.

Rebecq, ainsi que nous venons de le prouver, a sa place dans la géographie scientifique, artistique et littéraire du Brabant roman et, plus largement, de la Wallonie. Au chapitre de la géographie littéraire, on ne peut omettre de rappeler le séjour fait, au hameau de la Genette, dans une maison bordant la vieille route nationale de Bruxelles à Mons via

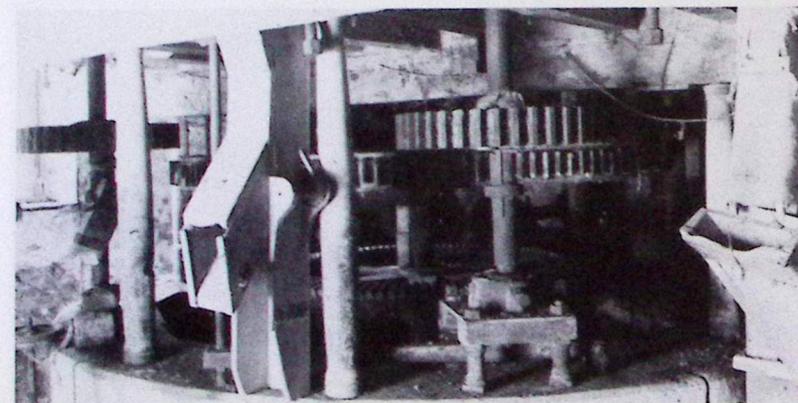
A côté du Petit Moulin, le promeneur découvre cette vieille forge au charme suranné.

Hal, Tubize et Braine-le-Comte et ayant servi de relais aux malles-poste, de l'irascible poète satirique Jean-Baptiste Rousseau, ennemi irréconciliable de Voltaire. Banni de France en 1712 - il avait alors 42 ans! -, il se réfugia en Belgique où il bénéficia, pendant plus d'un quart de siècle, de la sollicitude du prince d'Arenberg qui l'accueillit à Enghien, lui trouva un logement à la cour de Bruxelles puis lui permit de disposer de la maison, qui faisait partie de ses propriétés, de la Genette. Jean-Baptiste Rousseau, qui devait retourner à Paris en 1738 et y rester illégalement durant quelques mois, vécut donc les dernières années de son existence chez nous, en Brabant, où il allait passer de vie à trépas en 1741, à l'âge de 71 ans. On lui fit de somptueuses funérailles. Enterré d'abord dans la chapelle du couvent des Petits-Carmes, à Bruxelles, son corps fut transféré, lors de la suppression



Ci-dessus: le Grand Moulin d'Arenberg abrite, entre autres, un intéressant petit musée du porphyre.

Ci-dessous: le Petit Moulin d'Arenberg a conservé intacte sa machinerie. Il est toujours en mesure de moudre le grain.



ment détruits et c'est alors qu'on restaura la chapelle. L'autel principal porte d'ailleurs le blason des d'Arenberg, bienfaiteurs de cette maison, et la date 1637. La porte d'entrée est garnie de gros balustres de cuivre datés 1626. La chapelle, longue de trois travées, renforcée par d'épais contreforts, s'achève par un chœur à trois pans. Elle est précédée d'une nef ajoutée perpendiculairement en 1840 et qui sert de chapelle publique..."

de cet établissement religieux (contigu à l'hôtel d'Arenberg, appelé aujourd'hui palais d'Egmont; le couvent s'élevait à l'emplacement occupé par l'ancienne caserne des Grenadiers), en l'église Notre-Dame des Victoires, au Sablon, où un monument, avec buste, a été encastré dans la muraille du transept droit, en retrait d'une pierre gravée prise dans le pavement.

Une vénérable institution

Autrefois religieux, devenu civil (bien

qu'ayant continué à être desservi par des religieuses) lors de la Révolution française, l'hospice de Rebecq a été fondé en 1308 et conserve toujours, nous assure-t-on, sa charte de création. C'est Marie de Rethel, dame d'Enghien, qui décida l'établissement de cette institution charitable dont elle confia la gestion aux chanoines régulières de Saint-Augustin. "Les bâtiments, lisons-nous sous la plume d'Emile Poumon (revue **Brabant**, décembre 1958), ne traversèrent pas les siècles sans dommages. En 1558, ils furent presque entière-

L'hospice de Rebecq est l'une des pièces maîtresses du patrimoine historique et artistique local. Cette institution hospitalière réunit de vieilles constructions dont la chapelle gothique, avec remplages flamboyants, et des bâtiments dont les ancrages donnent parfois la date: 1593, 1671,..., ce qui signifie que d'aucuns sont encore plus ou moins gothiques tandis que d'autres procèdent d'une Renaissance influencée par le Hainaut proche: baies à claveaux, corniches reposant sur modillons de bois,...

Comme - entre autres - le monastère hospitalier de Notre-Dame-à-la-Rose

de Lessines, le vénérable établissement de Rebecq abrite quantité de beaux objets d'art, des tableaux anciens intéressants et aussi - mais ce n'est pas tout! - une collection de chartes médiévales parfaitement conservées. La visite est possible, mais uniquement sur demande au Syndicat d'Initiative (coordonnées plus loin).

Il y a, parmi tous ces objets et documents, soit dans les salles donnant sur le cloître ou dans d'autres locaux, un triptyque de la fin du XVIe siècle (abîmé) évoquant la vie de la Vierge, une petite Annonciation du XVIe siècle également peinte sur bois, une Crucifixion de la même époque, une effigie de Notre-Dame de Cambrai datant aussi de celle-ci, une Assomption de 1637, une série de portraits dont un de l'archevêque Philippe d'Alsace, un mobilier remarquable (grande table de réfectoire, horloge à gaine, etc), une cheminée décorée du XVIIIe siècle, des étains, des porcelaines de Bruxelles, de Tournai et du Japon, des chandeliers en argent, une statuette en terre cuite de la Vierge réalisée à Namur en 1839 par J.R. Dewez, un sceau du chevalier d'Enghien, une collective d'indulgence datée de 1317 et éma-



Ci-dessus: la Senne, en amont des moulins d'Arenberg n'est pas sans évoquer les canaux de Bruges.

Ci-dessous: durant la belle saison, le Petit Train du Bonheur vous conduira, les dimanches et jours fériés, de Rebecq à Rognon (6km aller et retour) par la romantique Vallée des Oiseaux.

nant de la cour pontificale d'Avignon, une copie - authentifiée - de lettres patentes données à Tolède en 1526 par Charles-Quint à un chevalier Franc-Comtois ayant blessé le cheval de François 1er lors de la bataille de Pavie, etc.

Les moulins d'Arenberg

L'hospice est tout proche des moulins d'Arenberg qui forment un ensemble valant son pesant d'intérêt. "Pendant plusieurs siècles, a fait remarquer René De Smedt (voir l'article



sur Rebecq-Rognon donné à Brabant, n° 3/1977, par le regretté Robert Goffaux), la mouture des céréales fut source de revenus pour les seigneurs de Rebecq, et notamment pour les ducs d'Arenberg, la farine, matière de première consommation, étant, avec les péages de certains chemins et quelques autres formes, une des rares sources de taxation..."

Les deux moulins - le grand et le petit - existent, selon les habitants, "depuis toujours". Au fil du temps, ils ont été reconstruits en tout ou en partie, agrandis, modifiés. Si on les compare à d'autres, dont ceux - en amont - de Rognon ou - en aval - de Ripain, ils sont de taille impressionnante, surtout - bien entendu - le "grand". Ils sont situés de part et d'autre de la Senne, qui coule ici à ciel ouvert (nous en reparlerons!), et forment une sorte de barrage avec chute s'offrant aux pales ou aubes de leurs roues. Une passerelle permet de franchir la rivière et de rejoindre l'un depuis l'autre.

Les moulins, dits d'Arenberg, devinrent, au XIXe siècle, les éléments d'une importante entreprise industrielle. Ils n'ont cessé leurs activités spécifiques que depuis peu de décennies. Le grand, qui ne comporte pas moins de quatre étages, a été presque entièrement rebâti en 1852 et a servi jusqu'en 1973 pour le broyage des aliments pour le bétail, comme aplatisseur d'avoine et com-



La Place communale de Rebecq, dominée par l'église dédiée à Saint Gery, a gardé un cachet délicieusement archaïque.

me entrepôt à grains. Le petit, réédifié au XVIIIe siècle, avait remplacé sa roue à aubes par une turbine au lendemain de la dernière guerre mondiale et continua, jusqu'aux environs de la même année 1973, à broyer le grain au moyen de ses quatre paires de meules et à bluter la farine obtenue. En 1974, les deux moulins furent mis en vente et c'est finalement la commune qui devait les acquérir avec l'intention d'y installer petit à petit un musée, consacré à la vie régionale, digne d'intérêt, d'y susciter des animations (expositions, dé-

monstrations, etc) et d'y créer un centre de rencontres.

Les projets de la municipalité de 1974 se sont précisés et réalisés méthodiquement. Désormais, de Pâques à fin septembre, chaque fin de semaine (samedi et dimanche) ainsi que les jours fériés, les moulins sont accessibles. On peut également leur rendre visite en semaine, à condition de prendre rendez-vous (Syndicat d'Initiative, Grand-Place 13, 1380 Rebecq, tél. 067/63.69.95), ou - si on le désire - bénéficier de l'assistance d'un guide.

Grosso modo, le grand moulin nous montre encore une partie de sa machinerie avec ses mécanismes bien conservés. Il y a là, de plus, un musée du porphyre (vieux outils permettant de suivre toute l'évolution de la taille, depuis la plus grossière jusqu'à celle des pavés pour routes, qui firent la réputation des ouvriers de la région, berline permettant d'évoquer le traînage mécanique définitivement disparu en 1946, etc), plusieurs salles pour expositions saisonnières et une taverne typique où l'on peut se restaurer "à la villageoise" au moyen de tartines de fromage blanc (par exemple) accompagnées d'une bière locale. Quant au petit moulin, il abrite encore ses quatre

couples de meules (toujours capables de fonctionner) et une ancienne forge.

Par la "Vallée aux Oiseaux"

Les moulins d'Arenberg se situent donc, en plein coeur du village, de part et d'autre d'une rivière à laquelle les Bruxellois ont fait une réputation détestable, la condamnant à n'être plus qu'un égout.

A Rebecq, la Senne - sur laquelle étaient branchés les moulins et qui coule entre les maisons, composant des coins charmants! - n'a pas encore subi la moindre injure, n'a pas encore été violente ni corsetée, et son eau libre méandre en composant des paysages souvent remarquables. En amont, sur trois kilomètres, jusqu'à Rognon, elle sinue à travers "les Garennes" d'autrefois ou la "Vallée des Oiseaux" d'aujourd'hui.

Cette vallée pittoresque, où s'arrêtent, nichent et s'apparient une cinquantaine d'espèces d'oiseaux - comme, par exemple, le faucon crécerelle, la bécassine des marais, la linotte mélodieuse, etc - est évidemment fréquentée, par beau temps, par maints adeptes de la promenade pédestre qui ont la surprise d'y découvrir un ... gibet (placé en 1966 en souvenir de celui élevé, dans un lointain passé, par les sires d'Enghien ou les seigneurs de Trazegnies afin d'affirmer leurs droits de haute justice et de les concrétiser éventuellement!). Ces pédestriens, poussant jusqu'à Rognon, peuvent y admirer le moulin

d'Houx, édifié par Martin Smet en l'an IV de la République française et restauré en 1965.

De Pâques à fin septembre, la distance qui sépare Rebecq de Rognon est également parcourue par un chemin de fer touristique, le "Petit Train du Bonheur", dont la ligne a été inaugurée officiellement à la Pentecôte de 1977.

Etablie sur l'assiette de l'ancienne ligne 115, reliant Braine-le-Comte à Braine-l'Alleud via Rognon, Rebecq, Quenast, Ripain, Tubize, Clabecq, etc, cette liaison n'est pas à écarterment normal comme la voie de la Société nationale des Chemins de Fer belges occupant le site antérieurement. Les rails actuels ont été posés par des bénévoles ayant été évidemment stimulés par un passionné, possesseur d'une petite locomotive, dont le frère cherchait une maison... et devait découvrir que la petite gare de Rognon, désertée depuis la fin septembre 1961, était éventuellement à vendre! La suite de l'histoire n'est pas difficile à imaginer. La gare est acquise par le mord du rail qui a remarqué que, si la voie est abandonnée, l'assiette subsiste, propriété de la S.N.C.B. avec qui, évidemment, il se met en rapport... et qui accède à son désir. Il faut encore remplacer les rails, trouver ceux-ci et la main-d'oeuvre nécessaire à l'entreprise...

A la veille de l'été 1977, tout est prêt. A la première locomotive - amenée à Rognon par la route, sur remorque tractée par un camion - est venue s'en ajouter une autre - transportée à

pied d'oeuvre par le même moyen. La première, de type industriel, à vapeur, est une "Oerenstein - Koppel" de 1911. Elle a été rebaptisée "Pistache", pèse 9.200 kilos et a une puissance de 50 CV. La seconde, qui sera appelée "Paula", a été achetée en Grande-Bretagne. Et, comme on avait trouvé les rails, les billes et les travailleurs pour les placer, on a également fini par dénicher des wagons. La belle aventure ayant démarré en 1977 continue et le petit train touristique, durant toute la bonne saison, effectue chaque dimanche et jour férié son trajet qui surplombe et se glisse dans la vallée dite "des Oiseaux". L'aller-retour prend 45 minutes. Un premier départ à lieu de Rebecq-gare à 14 h 30. Des voyages spéciaux peuvent être organisés, sur demande, pour les groupes. Il faut s'adresser au S.I. de Rebecq (tél. 067/63.69.95).

Etendue et variée...

Oui, la gamme des possibilités que Rebecq offre au touriste qui souhaite s'instruire et/ou se distraire est, finalement, aussi étendue que variée. Rappelons l'intérêt qu'offre la visite de l'église, de l'hospice, des moulins d'Arenberg,... et celui qui peut résulter de la poursuite de quelques ombres: Ernest, Alfred, Théodore, Lucien Solvay, Jean-Baptiste Rousseau,... Et il y a l'agrément de la promenade pédestre, du voyage à bord du "Petit Train du Bonheur", sans compter celui - tout d'ambiance "rétro" - que procure une éventuelle halte à la taverne du grand moulin...

Nous avons parlé de tout cela mais n'avons pas fait allusion à une autre ressource au moins: la pêche. Il faut lui ajouter le tennis, les jeux pour enfants, les fêtes villageoises de juin et d'octobre, le plein air, la nature dans sa vérité,... Tout cela n'est qu'à environ 25 kilomètres de Bruxelles, ce qui - compte tenu de l'existence des autoroutes (Bruxelles-Hal et Hal-Enghien, sortie de Wisbecq) - ne représente, en voiture, qu'un petit ou gros quart d'heure, suivant l'allure que l'on adopte!



Le Moulin d'Houx à Rognon fut construit, en l'an IV de la République française. Il a cessé toute activité il y a une quinzaine d'années.



A Rognon aussi, la Senne décrit de gracieuses arabesques. Nous sommes ici à la limite de Steenkerque (province de Hainaut).

Un théâtre de marionnettes traditionnelles belges

Par Roger DELDIME

Directeur du Centre de Sociologie du Théâtre à l'Institut
de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

Les marionnettes traditionnelles d'inspiration populaire, art convivial par excellence, fournissent des indications très pertinentes sur un mode d'expression et sur un moyen de transmission orale d'une culture. Pièces historiques (souvent anachroniques), chansons de geste, batailles médiévales, romans de chevalerie... Mystères religieux, passions, nautés... Littérature de cape et d'épée... Mélodrames, opéras, farces et comédies... Contes et légendes... constituent aussi des satires socio-politiques dénonçant abus du pouvoir et revendiquant justice et liberté pour "les petites gens". Que l'on songe également à ces antidotes violents (voire vengeurs) des aspirations populaires face aux multiples oppressions (économiques, politiques, sociales, religieuses...) que sont *Pulcinella* issu de la Commedia dell'arte et ses nombreux "dérivés", porteurs d'un espoir de liberté individuelle: le Français *Polichinelle*, transgresseur mythique des tabous sociaux; l'Anglais *Punch*, symbole de la violence, de la gratuité et de l'absurde; le Hollandais *Pichelhering*, premier "provo" qui bouscula

l'autorité et le protocole; le Russe *Petrouchka* qui se complait dans les actions et les paroles satiriques; le Bohême *Kasperek* qui incarne l'esprit de liberté; l'Espagnol *Cristobal Pulcinelle*; l'Allemand *Kasperl*... Et le célèbre "coup de pied" de *Lafleur* des bouffonneries amiénoises... Sans oublier *Tchantchès* et *Nanesse*, créations des "gueules noires" des mines du bassin liégeois au XIXe siècle, *Pierke* de Gand dont l'humour traduit les aspirations de l'homme du peuple à l'égard des "grands", *Jacques* de Tournai, trivial, narquois et batailleur (il est armé d'un gourdin appelé "tilogramme"), *De Neus* d'Anvers dont les lazzi correspondent aux quolibets du peuple et *Woltje*, le petit Wallon de Bruxelles, qui bafoue les malfaiteurs et raille les êtres pervers et hypocrites. Etc. Et Peter Schumann et ses "sculpteurs-acteurs" du "Bread and Puppet Theater" (New York) criant publiquement leur soif de paix et de justice: on se souvient de *The Cry of People for Meat* présenté, en 1969, au Théâtre 140 à Bruxelles avec la collaboration du Théâtre de la Communauté de Seraing.

Une recherche scientifique

Animée par Joëlle Van der Stappen, une équipe de recherche identifie, depuis octobre 83, les quelque quatre cent cinquante marionnettes à tringle, datant du XVIIIe siècle à la première moitié du XXe siècle, entreposées au département Folklore (conservateurs: MM. Knops et Lasence) des Musées Royaux d'Art et d'Histoire au Cinquantenaire à Bruxelles.

Ce magnifique ensemble de pièces du Théâtre des Van Weymeersch de Sinaai-Waas, des collections bruxelloise de R. de Rijcke et liégeoise de G. Motte (acquises, en 1953, par le Musée) comporte, en outre, une intéressante bibliothèque (près de mille ouvrages, archives, papiers de caisse, affiches...) ainsi que des moulages, patrons de costumes, accessoires et décors à inventorier. Avec l'aide ponctuelle de spécialistes en ébénisterie et technique du bois, trois historiennes de l'Université de Bruxelles, ont établi, pour chaque marionnette recensée, une fiche illustrée décrivant systématiquement (en vue d'une informatisation): data-

tion, origines (collection, théâtre), appartenance, gabarit, matériaux, etc. La recherche ambitionne de s'étendre à l'analyse socio-linguistique du répertoire, à l'étude de l'iconographie populaire, à la description des milieux socio-économiques touchés par les théâtres anciens et actuels, à l'observation du phénomène de communication scène-salle... Aussi des collaborations s'ébauchent-elles avec d'autres centres de recherche et d'autres institutions artistiques et culturelles du pays.

Plusieurs projets prennent, peu à peu, consistance:

- la publication du fichier analytique;
- la restauration de certaines marionnettes;
- la mise en place d'une exposition et l'organisation de manifestations périphériques à la Maison du Spectacle;
- l'échange de fiches génériques représentatives de chaque marionnettiste;

- la mise sur pied d'une vidéothèque;
- la création d'un centre d'étude de la marionnette populaire.

Une animation culturelle

En face de la réserve se situe, dans le Musée même (côté Esplanade), le Théâtre de Toone VI reconstitué, en 1953, par le Conservateur en chef de l'époque, le comte de Borchgrave d'Altena. La "poesjenellenkelder" comprend un espace scénique, une buvette et des gradins pour quatre-vingts personnes, le tout en parfait état.

Depuis sa re-création, ce théâtre ne s'est ouvert qu'une seule fois, en 1981, à l'occasion de la Journée "Bruxelles, ville pour vivre": l'asbl "Animation Cinquantenaire" y a organisé huit représentations qui connurent un grand succès auprès de spectateurs de tous âges.

Sous l'impulsion de Jacques Binon des Après-Midi Jeux de l'ULB et de

Nedka Koleva du Théâtre de la Clé et avec l'appui de la Commission culturelle de l'ULB, une animation accompagne la recherche scientifique décrite plus haut. Elle a débuté par la réalisation d'un spectacle (créé le 25 février 1984) basé sur un texte traditionnel publié dans les "Etrennes Tournaisiennes" de 1890. *Valentin et Ourson* permet ainsi de savourer le dialecte picard et ce qu'on appelle à Tournai "l'aparlache", sorte de français pompeux, redondant, déformé, mêlé de termes patois.

Ce spectacle met en scène des marionnettes traditionnelles bruxelloises ayant appartenu au Théâtre du Mirliton de la dynastie *parallèle* des Toone, Nicolas et Bienvenu Dufays, manipulateurs de Toone II. C'est ce qui explique la présence de deux Woltje dans la pièce: le premier, vêtu d'un costume marin noir et d'un feutre à large bord, était la marionnette de Nicolas Dufays (père) et fut surnommé "marionnette royale" parce



Un petit aperçu de la réserve de marionnettes du département Folklore des Musées Royaux d'Art et d'Histoire au Cinquantenaire à Bruxelles.



Une manipulatrice en pleine action.



A l'entrée du théâtre: une exposition permanente.



VALENTIN ET OURSON, texte traditionnel tournaisien par le Théâtre de la Clé. Mise en scène: Nedka Koleva. Scénographie: Rose-Marie Scmillen. Manipulateurs: Karine Drieskens, Philippe Longtain, Cécile Maniet, Joëlle et Fabien Van der Stappen, Sabine et Vincent Wodon. Voix de Serge Duhayon, Michel Franceus, Jean-Pierre Hennebo, Paul Mahieu, Marie-Cristine Maton, Etienne Mol et Pascal Van Moer de l'Atelier Picard. Bande-son: Etienne Mol. Chanson: Paul Mahieu et Pascal Van Moer. Accordéon: Michel Franceus. Equipe scientifique: Joëlle Van der Stappen, Evelyne Jussiant, Carine Volters. Dessins et croquis: Andrée François.

que le roi Albert, dans sa jeunesse, le manipula; l'autre, habillé d'une jaquette et d'un haut de forme, a appartenu à Bienvenu Dufays (fils). Cette métamorphose vestimentaire traduirait-elle une adaptation ou une nique à un public plus sophistiqué du haut de la ville?

Le spectacle a été présenté, avec la collaboration du Service Educatif du Musée du Cinquantenaire, tous les mercredis (en matinée) et samedis (en soirée) puis a cédé la place à d'autres manifestations: accueil de troupes flamandes et wallonnes, organisation de stages d'initiation à la manipulation et à la confection de marionnettes, préparation d'un nouveau spectacle avec investigation sur les publics, etc. (Renseignements: 02/770.36.36).

Affaire à suivre ... de près!



L'indispensable buvette qui fait toujours le charme de ces «caves-théâtres».

Vient de sortir de presse:

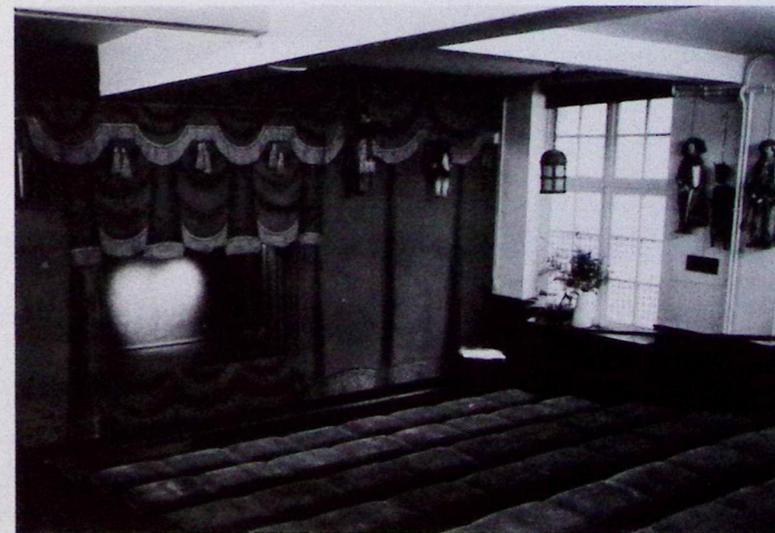
Yves COUMANS, Françoise FLABAT et Francis HOUTTEMAN, **Marionnettes et théâtres de marionnettes en Belgique**, Bruxelles, Créa-Théâtre/Unima/Ministère de la Communauté Française, 1984 (149 pages).

Un aperçu de l'évolution historique, une étude sommaire du répertoire ainsi que quelques réflexions sur la scénographie, la mise en scène, le langage... constituent l'essentiel de la première partie de l'ouvrage (des origines à 1914).

Théâtres de marionnettes de 1914 à nos jours (entre-deux guerres, pionniers des années cinquante, introduction de la marionnette à la télévision, compagnies professionnelles de ces vingt dernières années), scénographie et mise en scène "modernes" font l'objet de la deuxième partie du livre.

En troisième partie, un répertoire (une quarantaine de théâtres de marionnettes à Bruxelles et en Wallonie en 1983) présente chaque troupe selon le même module: type(s) de marionnettes utilisées, texte explicatif, photo, localisation, adresse de contact.

Une sélection bibliographique termine le livre qui constitue, sans aucun doute, un excellent outil de référence pour qui désire découvrir le monde fabuleux de la marionnette.



La «poesjenellenkelder»: l'espace scénique et les gradins.

Jolies Places à Bruxelles et en Brabant 7

Par Yvonne du JACQUIER
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode

Places de la Colonne du Congrès et de la Liberté

La première pierre de la Colonne du Congrès fut posée le 25 septembre 1850, en présence de Léopold Ier et de ses fils. Cette construction célébrait le vingtième anniversaire de notre indépendance. Le patriotisme de notre peuple - enfin libéré - était vibrant. A la suite d'un concours, l'architecte Poelaert fut chargé de son édification. Les travaux furent achevés en 1859.

Tous les Belges, tous les étrangers connaissent ce fût haut de quarante-sept mètres, surmonté par la statue de Léopold Ier.

Tout dans l'ornementation de l'édifice évoque les grands souvenirs de 1830; quatre statues rappellent nos libertés fondamentales: liberté d'association, de culte, d'enseignement et de presse. Ces oeuvres sont dues aux sculpteurs Fraikin, Simonis et Geefs. Les plans des bâtiments qui entourent la place sont de J.-P. Cluysenaar.

Depuis le 11 novembre 1922, le Soldat Inconnu, héros anonyme de la guerre 1914-1918, repose au pied de la Colonne et une flamme du souvenir y brûle en permanence.



Les immeubles bordant la place de la Colonne du Congrès ont été construits d'après les plans dressés par Jean-Pierre Cluysenaar, l'auteur des célèbres Galeries Saint-Hubert.

En la deuxième moitié du XIXe siècle, elle se dressait toute neuve, la colonne avec ses ors rutilants, entourée de ses plantations encore fragiles, mais hélas! elle dominait à l'arrière et à l'avant de bien tristes paysages. A l'arrière, les sinistres "bas-fonds" qui n'ont disparu qu'en 1955; ils ont été remplacés par des cages de verre qui n'ajoutent rien à l'esthétique des

lieux et en compromettent singulièrement l'unité. Il y a vraiment distorsion entre les deux styles et le résultat est plutôt mal venu.

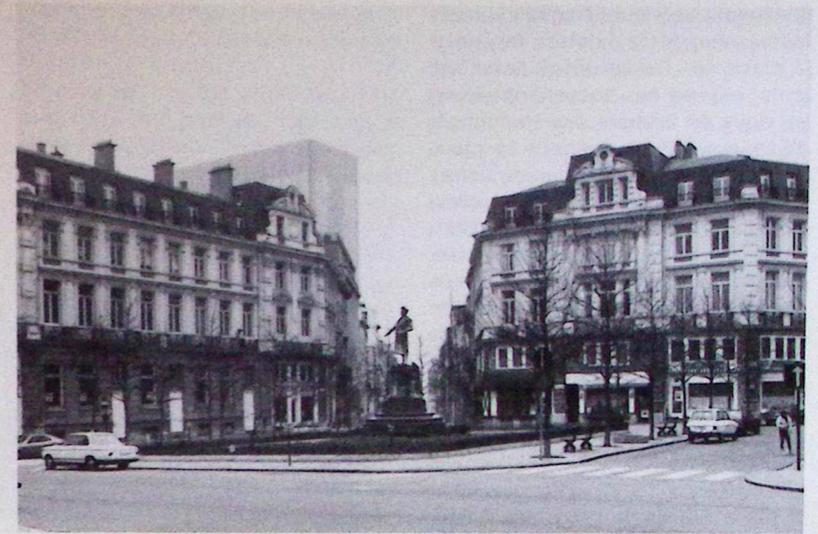
A l'avant, il y avait le quartier de Notre-Dame aux Neiges. Quel joli nom évocateur de fraîcheur, d'arabesques de givre.

D'où venait ce vocable ravissant? Robert Goffaux l'a fort bien rappelé

dans un très beau numéro de la revue Brabant publié en 1980 pour marquer le cent cinquantième anniversaire de notre indépendance. Une petite rue traversait le très ancien quartier dénommé Al Boem (littéralement "tous arbres"). Selon la tradition, alors qu'une neige abondante tombait à cet endroit, la Vierge serait apparue en émettant le voeu de s'y voir élever une chapelle; dès 1621, les historiens signalent l'existence de cet édifice qui est probablement même antérieur à cette date. On assure que les dentellières, autrefois très nombreuses, venaient y prier pour que leurs dentelles soient fines et blanches comme neige.

Quoi qu'il en soit, si jadis l'endroit avait eu, aux limites de la ville, quelque charme bucolique, l'aspect avait bien changé au XIXe siècle. On ne trouvait plus que ruelles et impasses sordides sur la surface comprise entre le Treurenberg, la place des Barricades et la porte de Louvain. L'ensemble constituait un vrai chancre.

Or, à cette époque, Bruxelles faisait peau neuve; ses édiles "louchaient" vers Paris, admirant les travaux d'Hausmann et les embellissements du Second Empire. Tout le centre de Bruxelles s'était métamorphosé: percement des boulevards centraux, voûtement de la Senne, édification des gares du Nord et du Midi, création de la place de Brouckère, etc... Tout comme nous, nos ancêtres de l'époque devaient pester et patauger parmi les chantiers. Les environs de la nouvelle Colonne du Congrès pouvaient-ils être en reste et demeurer comme une horrible ver-rue? Le scandale fut signalé tant au Conseil communal de Bruxelles qu'au Parlement. Enfin, en 1874, la ville, aidée par le secteur privé, entreprit l'assainissement et l'urbanisation du quartier. La place de la Liberté fut tracée à mi-chemin entre la Colonne du Congrès et la Porte de Louvain; au centre on érigea la statue de Charles Rogier; de cette place partent quatre rues qui portent les noms des principales libertés conquises en 1830: rues de l'Association, de la Presse, de l'Enseignement et des



Ci-dessus: la place de la Liberté, depuis sa rénovation, ne manque pas de caractère. Au centre, la statue du grand patriote, Charles Rogier.

Ci-dessous: place Royale avec, à droite, le Palais du Comte de Flandre, vers 1870 (extrait de l'illustration Européenne).



Cultes. La rue du Congrès traverse le quartier en ligne droite.

La ville de Bruxelles, qui est propriétaire de nombreux immeubles, même dans les rues avoisinantes, les a fait soigneusement restaurer; des arbres entourent la place et la statue de Rogier domine des parterres que le printemps et l'été font reflourir. Trois tavernes se sont ouvertes et, aux beaux jours, il y fait exquis sous les parasols multicolores.

La place de la Liberté, qui fut longtemps négligée, est redevenue un coin de Bruxelles vivant et agréable, le joli square au sein d'un quartier animé où des cafés, des restaurants, des snacks-bars attirent une nombreuse clientèle.

Place Royale et place des Palais

Faisant pendant, sur la crête, aux Sablons que nous avons évoqués précé-

demment avec leurs tragédies, leurs fastes, leurs fêtes, la place Royale et la place des Palais ont toujours été le fief réservé des souverains; après les ducs de Brabant, les Habsbourg d'Espagne et d'Autriche à la place des Bailles, ce fut Charles de Lorraine, ce joyeux vivant. Le vieux palais ducal ayant flambé le 4 février 1731, notre gouverneur, dès son arrivée, dut s'installer dans l'ancien palais de Nassau qu'il trouva sans doute fort austère; l'esprit plein des beautés toutes fraîches de Schönbrunn et des splendeurs de Versailles, il voulut renouveler le visage de tout le quartier. C'est sous son impulsion que furent tracées les splendides artères, bordées de maisons au style classique: la place Royale, la place des Palais, les rues Royale et Ducale. L'ancienne Warande des Ducs de Brabant devint un parc à la française. L'ensemble a peu changé et Charles de Lorraine revenant à Bruxelles ne s'y trouverait pas trop dépaycé, sauf pour ce qui concerne la place des Palais qui fut modifiée sous le régime hollandais par la construction de l'actuel Palais des Académies destiné primitivement au prince héritier des Pays-Bas et, sous le règne de



La place Royale, de nos jours. Un ensemble néo-classique admirablement conservé.

Léopold II, qui élargit la place et aménagea le palais. Ce quartier, lui aussi, est gardien de souvenirs: sous l'occupation française, la statue de Charles de Lorraine fut amenée et remplacée par l'arbre de la Liberté (ô ironie au moment où l'envahisseur précisément jugulait nos libertés). Depuis 1848, c'est une romantique statue de Godefroid de

Place des Palais, en 1878, lors du défilé des écoles à l'occasion des noces d'argent de Léopold II et de Marie-Henriette, par Jean Verhaes.



Bouillon, due à Simonis, qui marque le centre de la place. C'est dans le parc et ses abords que se déroulèrent les combats de 1830; c'est au parvis de Saint-Jacques sur Coudenberg que Léopold Ier prêta serment. Depuis plus de 150 ans, cortèges et revues militaires défilent devant la demeure officielle de nos rois. Badauds et touristes viennent voir la relève de la garde; des promeneurs s'attardent sous les frondaisons du parc et, au soir du 21 juillet, viennent applaudir le traditionnel feu d'artifice. En est-il encore, parmi les spectateurs, qui pensent aux combats de 1830? Bien sûr, après les hécatombes de deux guerres mondiales, les Journées de Septembre pourraient paraître dérisoires. Et pourtant, quand on y réfléchit, on peut se dire que chaque être, après tout, n'a qu'une vie à donner pour son idéal, qu'il est aussi pénible et méritoire de la sacrifier dans un humble combat que sur un champ de bataille à l'échelle mondiale.

Porte de Namur

L'appellation - tout comme pour la Porte de Schaerbeek - lui est conser-

vée en souvenir d'une porte des fortifications disparue depuis le démantèlement de la ville. Aujourd'hui, il s'agit plutôt d'un carrefour bruyant, passant, trépidant et venteux par-dessus le marché à cause de l'insolente tour qui a remplacé les anciens établissements accueillants notamment le restaurant "Aux Caves de Maestricht", le café "L'Horloge", fréquentés tous deux par les bourgeois de la capitale et les étudiants de l'U.L.B. qui sirotaient un verre tout en contemplant cette fontaine où de Brouckère trônait parmi des tritons et des chevaux marins. L'histoire de la Porte de Namur remonte au moins à un millénaire; elle était traversée dès le Xe siècle par tout le charroi qui, de Flandre, par Bruxelles, s'en allait vers le sud du pays. Il y avait aussi les allées et venues des autochtones; pauvres gens se rendant en Soignes puis revenant avec leur charge de bois après avoir fait souvent une halte-repos à l'Hospice Sainte-Croix, car le chemin était long et pénible entre Bruxelles et la forêt. Qui donc, actuellement, dans le tohu-bohu de la circulation et des passants agités, pense encore aux péle-

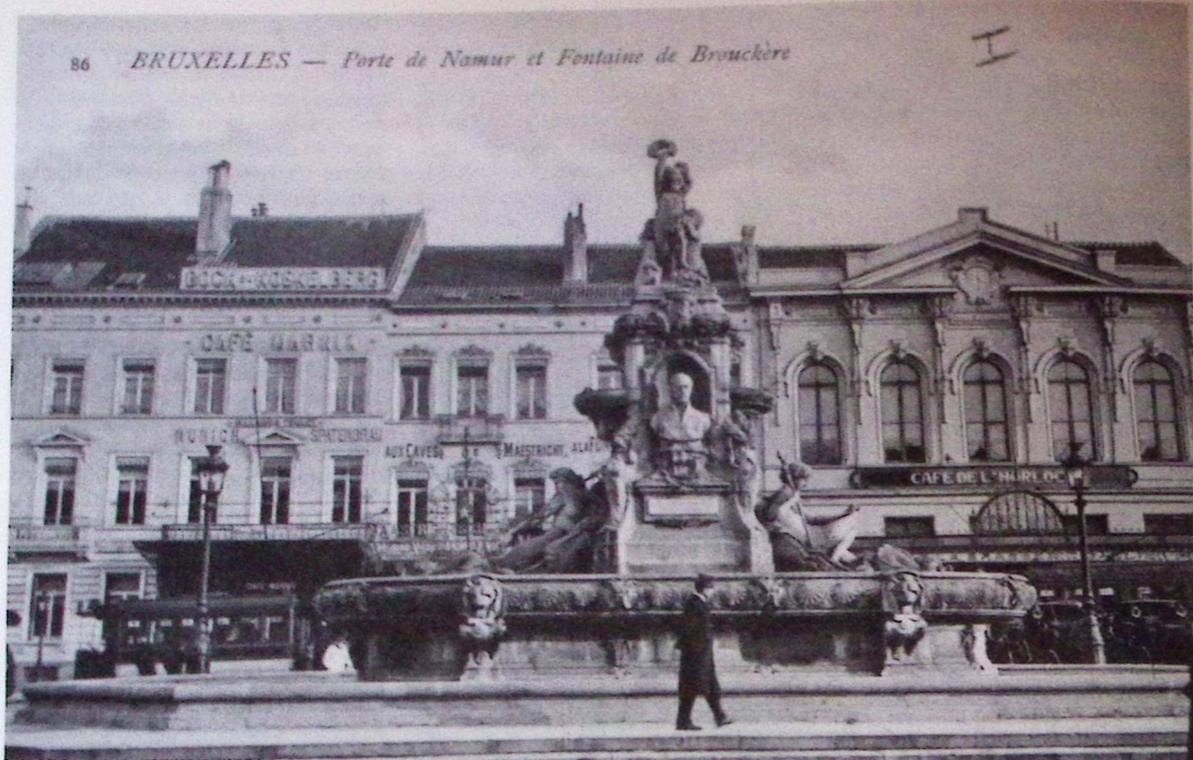
rins qui, le mercredi des Rogations, suivaient autrefois le clergé des SS. Michel et Gudule pour aller prier à la chapelle Sainte-Croix d'Ixelles? Ce devait être un spectacle haut en couleur, mi-citadin, mi-champêtre, mi-païen, mi-religieux, avec tout le concours de petits marchands, de musiciens, de mendiants, de jolies filles et de vieilles bigotes. Au retour, avant de repasser sous la porte de la ville, on s'arrêtait à l'arbre béni (que rappelle une rue d'Ixelles), pour y faire ses dévotions; un Carme faisait une homélie. On s'asseyait en rond et la pieuse promenade se terminait par des agapes plantureuses, généreusement arrosées, à la mode bruxelloise.

De quel lointain passé venait ce culte à l'arbre béni? Fort probablement de quelque coutume païenne insensiblement muée au cours des temps en procession chrétienne.

Les personnes très âgées évoquent parfois avec nostalgie "leur belle époque" où des messieurs en jaquette et des dames emplumées et enrubannées montaient et descendaient la Montagne de la Cour, la rue de Namur, pour terminer leur promenade



Débarrassée de son charroi habituel, la place des Palais gagne encore en grandeur et en austérité.



dans un des cafés du "haut de la ville".

Les jaquettes, les pantalons rayés de nos grands-pères, les boas, les chapeaux fleuris de nos grands-mères, ont fait place nette. Toute proche de la Porte de Namur, on a aménagé une jolie promenade bordée de terrasses, de fontaines et de magasins. C'est un des endroits privilégiés de la capitale. On s'y assied; on y papote; les affûtiaux de jadis sont remplacés par des jeans, des pulls, des corsaires que les jeunes portent maintenant souvent avec une belle crânerie. Des passants plus ou moins jeunes les croisent; deux générations se dévisagent, se jaugent, s'attardent devant une glace, une bière (de préférence étrangère, un peu par snobisme) ou devant un espresso qui a détrôné les anciens filtres. Des Africains, d'autres étrangers apportent une note d'exotisme.

Ainsi la Porte de Namur a changé de visage, d'atmosphère, mais nous

croyons pouvoir dire qu'elle garde infiniment de charme, un charme différent, mais incontestable.

Place Louise

Elle fait pendant à la Porte de Namur, du moins le faisait-elle encore il n'y a



Ci-dessus: la Porte de Namur en 1906. Bien malin qui la reconnaîtrait aujourd'hui.

Ci-dessous: la place Louise avant 1914 avec l'Hôtel-Restaurant «Flora» où le lunch coûtait 1,75F et comprenait un potage, deux plats, un dessert et une demi-bouteille de Médoc.

guère et le refera certainement d'ici un an ou deux. Pour le moment, le prolongement du métro vers la Porte de Hal lui donne piètre figure. Elle est sale, éventrée, boueuse. Mal périodique probablement, car dès 1871, alors que sous l'impulsion de Léopold II, on ouvrait l'avenue Louise vers le bois, nous lisons dans l'Illustration Européenne, sous la plume d'un certain F.M. Le Brun, plaignant les habitants de ces lieux ingrats: "En hiver, ils sont crottés jusqu'aux genoux s'ils viennent à manquer l'omnibus".

M. Le Brun, par contre, a des phrases dithyrambiques pour vanter les splendeurs du boulevard de Waterloo, mais il trempe sa plume dans le fiel dès qu'il sort du pentagone. Le vent dont nous nous plaignons tant aux abords des buildings modernes taquinait déjà l'irascible chroniqueur et ses contemporains... "lorsque le doux zéphyr est en ville, on est sûr de trouver ici l'aquilon". Il vitupère aussi "les tourbillons de poussière que soulèvent le vent, les voitures et une armée de balayeurs payés pour faire

enrager les passants". Comme tout est relatif ici-bas!

Que d'événements, en cent dix ans, ont passé sur le pays, sur la ville, sur la Place Louise. Les fringants équipages, les garçons de courses en livrée, les rares omnibus nous paraîtraient bien peu dérangeants au regard de notre charroi.

Quant à l'armée de balayeurs, il ne nous déplairait pas de la voir oeuvrer encore.

La Place Louise n'est pas trop dénaturée. Est-elle d'une belle venue? Nous ne le prétendons certes pas et l'unité d'architecture n'a jamais été sa qualité dominante.

Les allées d'arbres jadis sauvaient bien des choses et, lorsque les travaux seront terminés, la place retrouvera un caractère agréable, avec ses larges terrasses où des consommateurs frileux viennent, dès les beaux jours, capter les tout premiers rayons de soleil.

Il nous souvient d'un établissement situé à l'angle du boulevard de Waterloo et de la rue des Quatre-Bras, le Bristol. Sa terrasse vitrée attirait

beaucoup de monde à moins qu'on n'y vint pour son petit orchestre "de casino" dont les violons jouaient souvent faux, mais qui tout de même donnaient à ce coin un petit air de fête.

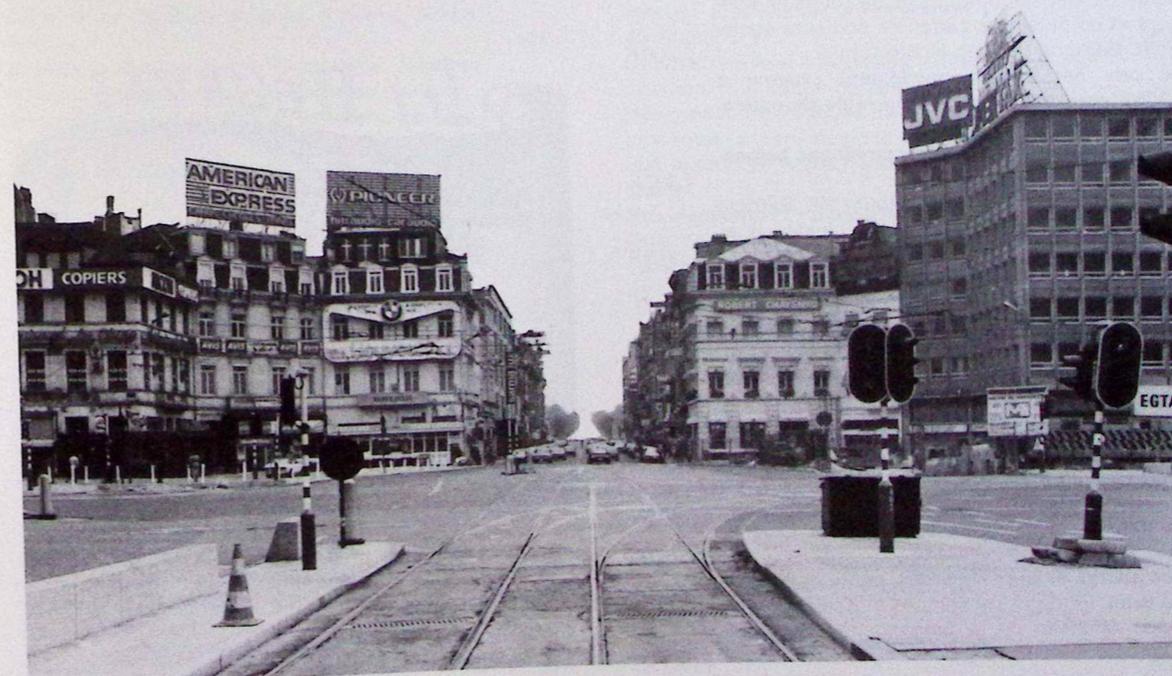
Ne reverrons-nous jamais sur nos places, à nos terrasses, ces orchestres sans prétention, gentillets, pas envahissants?

Ils créaient une ambiance sans assourdir personne et sans briser les conversations.

(à suivre)

(7) Voir également «Brabant», nos 2, 3, 5, 6/1983, ainsi que les nos 2 et 4/1984.

La place Louise new-look. Le site ne semble pas trop dénaturé.



un achat utile ...

Tous les livres, albums, cartes, dépliants, souvenirs et gadgets, mentionnés dans la liste ci-après, sont en vente au siège de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes, 61 (2e étage), à Bruxelles.

Par ailleurs, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos affiliés que, sur présentation de leur carte de membre 1985, nous leur accordons une réduction de 10 % sur le prix officiel de vente des brochures et dépliants édités par notre Fédération ou par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, ainsi que sur les foulards en soie et cravates, de même que sur les cartes figuratives en toile.

Profitez, dès aujourd'hui, de cette faveur, car notre stock est limité.

Nous osons espérer que nos membres apprécieront cet effort de promotion et de vulgarisation touristiques.

Important: en cas d'expédition par la poste, tous les prix mentionnés ci-après sont majorés du montant correspondant aux frais d'envoi.

A NOTRE RAYON BIBLIOTHEQUE

Châteaux et maisons de campagne des gentilshommes du Brabant et les Monastères les plus remarquables , par Jacques Le Roy. Editions Atelier Vokaer.	5.000 F
Brabant , superbe livre album quadrilingue (français, néerlandais, anglais, allemand) agrémenté de 204 magnifiques illustrations en couleurs et de plusieurs cartes en couleurs également. Editions Lannoo et Bussum.	2.000 F
Ce prix est exceptionnellement ramené à 1.900 F pour nos membres en règle de cotisation.	
Géographie et Histoire des communes belges. Canton de Jodoigne.	1.290 F
Fermes et Bois , luxueux album de Patricia Fourcroy, consacré à Alsemberg, Linkebeek et Rhode-Saint-Genèse. Editions De Visscher.	975 F
La Franche Ville d'Orp , par S. Dupont et J. Joniaux	800 F
Le Grand Livre de la Fête , par Georges Renoy et Hervé La Barthe. Editions Séquoia.	795 F
Jolies Places à Bruxelles , par Yvonne du Jacquier. Editions Van der Poorten.	435 F
Tout Bruxelles et Alentours , par Georges Renoy. Distribué par R. De Cock.	395 F
Chapelles en Brabant , par Yvonne du Jacquier. Editions Louis Musin.	390 F
La Bataille de la Petite Gette , par le Colonel BEM P. Genotte.	350 F
Nos pierres et leurs légendes , par Willy et Marcel Brou. Editions Techniques et Scientifiques.	320 F
Guide Michelin de la Belgique et du Grand-Duché de Luxembourg.	310 F

Si Bousval m'était conté, par Georges Deltour.
Editions du Cercle Socio-Culturel de Bousval. 300 F

GEORGES DELTOUR



A la rencontre de Bruxelles, par Maurice Duwaerts. Editions J.-M. Collet. 225 F

un cadeau qui plaira

De Bruxelles à Compostelle , par Willy Brou.	225 F	Diest . Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	50 F
L'Eglise Notre-Dame de Mousty , par l'Abbé V. Chambille (curé de Mousty). Bulletin du Cercle Historique et Archéologique de Wavre.	200 F	Louvain . Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	40 F
Belgique touristique et ses villes d'art (Guides Cosyn).	195 F	Le Château-Musée de Gaasbeek , par Gaston Renson.	40 F
Carte touristique et routière du Brabant . Editions Géocart	170 F	Waterloo - 18 juin 1815 . Itinéraire commenté du Champ de Bataille et de ses monuments. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.	40 F
Brabant , numéro spécial de notre revue, consacré au 150e Anniversaire de l'Indépendance de la Belgique (144 pages).	150 F	Promenade 1815 . Six itinéraires pour cyclistes et piétons sur le champ de bataille. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	40 F
Brabant , numéro spécial de notre revue, édité à l'occasion de l'exposition organisée, en 1982, par la Province de Brabant en collaboration avec le Crédit Communal de Belgique.	150 F	La Route Vagabonde , par Yves Boyen. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	30 F
Histoire d'Ixelles , par A. Gonthier.	150 F	La Route du Pajottenland . Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	30 F
Reproduction, au format 55 x 90 cm d'un plan topographique de Bruxelles et de ses environs gravé en 1777.	150 F	Brabant Flamand , guide pratique du tourisme et des loisirs. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	30 F
L'Eglise Saint-Léonard de Zoutleeuw , par E. Vandeput.	150 F	Brabant Wallon . Brochure en couleurs + Vademecum. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	20 F
Carte de la Forêt de Soignes . Editions Girault Gilbert.	120 F	Quartier des Arts à Bruxelles . Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	20 F
Louvain-la-Neuve , guide touristique trilingue (français, néerlandais, anglais) avec plan.	120 F	Nos guides touristiques de poche . La liste des brochures encore disponibles peut être obtenue auprès de notre Fédération. Prix par brochure.	20 F
Le Château de La Hulpe et son Parc , par Jacques Stasser.	120 F	Nos dépliants "Promenades pour piétons" . La liste des dépliants encore disponibles peut également être obtenue auprès de notre Fédération. Prix par dépliant.	20 F
Abbaye de Villers-la-Ville , par Roger Masson. Edité par le Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville.	100 F		
Sur les chemins de la Belgique gothique , par Marie-France Dustin.	100 F		
Monuments, sites et curiosités d'Uccle . Editions du Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore d'Uccle et Environs.	100 F		
Etains, Porcelaines et Faïences d'Autrefois . Catalogue d'Exposition.	90 F		
Cartes régionales du Brabant (en couleurs) . Editions de l'Institut Géographique National.	80 F		
Prix par carte au 50 millième	60 F		
Prix par carte au 25 millième			
La Route des Six Vallées (144 pages, nombreuses illustrations) , par Yves Boyen. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	60 F		
Les Moulins du Brabant . Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.	50 F		
Souvenirs de Jodoigne .	50 F		

A NOTRE RAYON SOUVENIRS ET GADGETS TOURISTIQUES

Ravissants foulards en soie , frappés aux armes de la Province de Brabant. Prix par foulard.	995 F
Élégantes cravates frappées aux armes de la Province de Brabant. Prix par cravate	450 F
Trois attrayantes cartes figuratives en couleurs (dimensions: 75 x 44 cm) imprimées sur toile en lin. Au choix: la Route du Roman Païs, la Druivenroute, la Hertog Janroute.	130 F
La pièce .	

avis - échos - avis - échos

Une passionnante exposition du Crédit Communal au Passage 44 à Bruxelles

SAMURAI

Il existe, dans le langage de tous les jours, des mots qui ont un tel pouvoir d'évocation que leur contenu surgit immédiatement à l'esprit, fussent-ils même étrangers: ainsi le mot «Samurai».

A Bruxelles, le Crédit Communal de Belgique consacre une exposition à ces seigneurs de la guerre, ces guerriers que l'on associe volontiers au Japon ancien.

Elle se déroule au Passage 44, Boulevard du Jardin Botanique à Bruxelles jusqu'au 18 novembre 1984, tous les jours de 11h30 à 18h30. Comme à l'accoutumée aux expositions du Crédit Communal, l'entrée est libre. Un ouvrage est édité parallèlement à la manifestation et sur le même thème.

D'une teneur de 184 pages, format

21 x 29,7 cm, il est abondamment illustré de plus de 300 photos en noir et blanc et de 16 planches en couleur. Il est mis en vente au prix de souscription de 500 F ou peut être obtenu par virement au compte 057-6370330-16 du Crédit Communal de Belgique, Département Culturel, Boulevard Pachéco, 44 à 1000 Bruxelles, avec la mention «Samurai». Pendant la durée de l'exposition, ce prix est réduit à 350 F à l'entrée de l'exposition ainsi que dans les agences du Crédit Communal.

Evoquer la personnalité du seigneur de la guerre, le Samurai, au travers de quelque 250 objets, qui tous se rattachent à sa légende, voilà le but de cette exposition. Y ont collaboré: d'une part, plusieurs musées publics et collections particulières d'Autri-



Armure de type tosei gusoku, époque de Edo, vers 1700 (Collection L.J. Anderson, East Barnet).

che, de Suisse, de Grande-Bretagne, de France, des Pays-Bas, de Belgique, d'autre part, de nombreux spécialistes de l'art japonais, tant belges qu'étrangers. Il faut cependant souligner tout particulièrement la présence à cette exposition d'un nombre de pièces venues directement du Japon.

Originaires des milieux provinciaux et ruraux, les ancêtres immédiats des Samurais sont les grands propriétaires fonciers, qui, pour défendre leurs intérêts, commencèrent à



Insigne de casque du type maedate, époque de Edo, XVIII^e siècle (Collection B. Le Dauphin, Paris).

avis - échos - avis - échos

s'armer. C'est à la fin du XII^e siècle, sous Minamoto no Yoritomo, que l'aristocratie militaire s'adjudica le pouvoir pour une période longue d'environ sept siècles. Les relations féodales qui unirent cette classe ont trouvé leur expression dans le Bushido - la voie du guerrier, sorte de code d'honneur. Au XVIII^e siècle, l'obéissance stricte à ce code en vint à placer le gouvernement militaire devant un dilemme. C'est la célèbre épopée des 47 ronin (vassaux sans maître) qui, après avoir vengé leur seigneur, furent contraints par le gouvernement à se faire «seppuku», quoiqu'ils aient agi suivant le Bushido.

Des visites guidées sont organisées au prix de 400 F pour les groupes qui en font la demande. S'adresser au Département Culturel du Crédit Communal, Boulevard Pachéco 44 à 1000 Bruxelles. Tél.: 02/214.43.07.

Orientalisme et Africanisme dans l'Art belge

Les amateurs d'exotisme, et ils sont très nombreux de nos jours, ont été comblés par l'impressionnante exposition de la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite qui rassemblait un assortiment d'oeuvres d'art réalisées par des Belges «orientalistes» et «africanistes» aux XIX^e et XX^e siècles.

Cette exposition, la première du genre dans notre pays, présentait en fait deux thèmes bien différenciés.

L'orientalisme, baignant dans le colonialisme conquérant du XIX^e siècle, fut une réponse de nombreux artistes au goût du public pour l'exotisme et sa vision romantique des mystères de l'Orient. Hélas, n'est pas Delacroix qui veut et seuls quelques-uns parvinrent à se détacher des clichés traditionnels.

Nos artistes africanistes, dont la vo-

gue culmina vers 1920-30, sont, pour la plupart, totalement tombés dans l'oubli. Le Congo a pourtant inspiré de nombreuses oeuvres remarquables. L'exposition a évoqué également les architectures coloniales à différentes expositions universelles. En résumé, une intéressante revue d'un courant artistique, témoin de son époque.

Le très beau catalogue abondamment illustré est toujours disponible. Pour l'obtenir, il suffit de virer la som-

me de 400 F + 50 F (pour frais d'envoi) au compte n° 008-8966000-25 de la C.G.E.R. à Bruxelles.

Bruxelles, Jardins retrouvés

L'exposition organisée par la Banque Bruxelles Lambert jusqu'à fin octobre au n° 5 place Royale, en collaboration avec le Conseil International des Monuments et Sites, a eu le grand mérite d'aborder un sujet auquel les Bruxellois sont très sensi-

Un voyage d'informations pour notre personnel



Comme l'an dernier, le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, l'Office Provincial des Artisans et Industries d'Art du Brabant et notre Fédération avaient convié cet été leur personnel à participer, sous la conduite de Monsieur Gilbert Menne, directeur des trois organismes, à une journée d'étude et d'informations au coeur de notre merveilleux Brabant wallon. Par le chemin des écoliers, notre groupe visita, cette année, nos admirables Ardennes brabançonnaises où plusieurs arrêts furent prévus, notamment au splendide Domaine Solvay à La Hulpe, sur les bords du romantique lac de Genval, au château de Rixensart (notre photo), où Monsieur Laviane, en guide avisé, nous conta, par le menu, l'histoire de cette magnifique demeure princière, à l'étonnante cité futuriste de Louvain-la-Neuve, la première ville du pays à avoir été conçue à l'échelle humaine, au superbe Bois des Rêves à Ottignies, où Monsieur Christian Courtoy, le dynamique directeur de ce domaine provincial nous servit de précieux cicérone, la journée s'achevant au fameux centre de loisirs, Walibi, à Limal (Wavre), où notre personnel, piloté par Monsieur Dominique Fallon, l'aimable directeur adjoint de ce gigantesque parc d'attractions (le plus grand du pays), put assister, entre autres, à une chatoyante fiesta mexicaine et au dressage d'un couple sympathique de dauphins.

avis - échos - avis - échos

bles. Elle retraçait en effet l'évolution des jardins historiques de la ville et leurs transformations successives depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours. C'est à travers des dessins, gravures et peintures, mais aussi des photographies que le public a pu faire de véritables découvertes qui l'ont mené depuis les jardins privés de jadis jusqu'aux parcs publics et espaces verts d'aujourd'hui, partie intégrante de notre patrimoine architectural. Le catalogue est toujours en vente au prix de 400 francs.

Noël dans la Cité fête ses 30 ans d'existence

Noël! Il n'est pas de fête dans laquelle le monde entier, respectant une tradition ancestrale, communique plus étroitement. Le message de Paix, d'Amour et de Fraternité, apporté aux hommes de bonne volonté, voici deux mille ans, demeure toujours d'actualité. L'initiative de «Noël dans la Cité», A.S.B.L. placée sous le haut patronage de Sa Majesté la Reine Fabiola,

est d'essayer de sensibiliser le public de nos villes et de nos villages au vrai sens de cette fête, qui est celle de l'espérance, du partage, du don aux autres et spécialement aux plus démunis, aux isolés, aux étrangers. «Noël dans la Cité» fête, cette année, ses trente ans d'existence. Rien d'étonnant, dès lors, que le programme mis sur pied par les organisateurs pour célébrer cet événement dépasse en ampleur et en variété les éditions précédentes.

Bien que nous ne disposions pas encore, au moment où paraissent ces lignes, du programme détaillé des manifestations qui se dérouleront dans le cadre de ce trentième anniversaire, nous sommes d'ores et déjà en mesure, grâce à la diligence et à l'amabilité des promoteurs et animateurs de cette entreprise hautement louable, d'épingler quelques-uns des points forts de cette édition 1984.

Tout d'abord, le grand concert traditionnel de Noël aura lieu, cette année, le dimanche 16 décembre, à 15h30, en l'église Sainte-Suzanne, avenue Latinis à Schaerbeek. La participation à ce concert sera exceptionnelle. Il sera, en effet, animé par les Pastoureaux, petits chanteurs de Waterloo, placés sous la direction de Bernard Pagnier.

Ce groupe, qui a déjà remporté de nombreux prix tant en Belgique qu'à l'étranger, nous charmera, une fois de plus, grâce aux voix pures et cristallines de ses choristes. En outre, Matgorzata Stankiewicz-Verhoeven, artiste de réputation internationale et d'une sensibilité peu commune, interprétera, entre autres, à la harpe, une sonate de Bach et des extraits de «Ceremony of Carols» de Britten. Elle sera, pour la circonstance, ac-

rées!

Toutefois, soucieux de ne pas pénaliser ses fidèles lecteurs, notre Comité de Direction a décidé de maintenir le prix de l'abonnement 1985 à 400 francs à condition que le versement soit effectué avant le 1er janvier 1985.

En conséquence, nous invitons cordialement nos membres - et nous sommes assurés qu'ils seront une immense majorité - qui souhaitent bénéficier de ces conditions exceptionnelles, de verser, avant la date précitée, le montant de 400 francs, à titre de cotisation pour 1985, au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant à 1000 Bruxelles.

Mentionnons, enfin, à l'intention des lecteurs non affiliés à notre Fédération, qu'il leur est toujours loisible de se procurer les numéros de la revue «Brabant Tourisme» au prix inchangé de 80 francs, par exemplaire.

Bonne nouvelle pour nos membres : le montant de la cotisation 1985 sera maintenu à 400F pour tout paiement effectué avant le 1^{er} janvier 1985. A partir du 1^{er} janvier 1985, le montant sera fixé à 450F.

La hausse constante du coût des matières premières, des frais d'impression et d'expédition de notre revue «Brabant Tourisme», enregistrée au cours de ces deux dernières années, rend l'édition de notre périodique de plus en plus onéreuse. En raison de ce concours très regrettable de circonstances absolument indépendant de notre volonté, nous nous voyons obligés de majorer le prix de l'abonnement à notre revue, prix qui sera porté, à compter du 1er janvier 1985, à 450F (T.V.A. comprise).

Comme nos affiliés le constateront, la majoration du prix de l'abonnement est somme toute légère, compte tenu du fait que nos frais ont pratiquement doublé depuis cinq ans.

En revanche, grâce à ce petit supplément de prix, nous serons en mesure de garder à notre périodique ce haut standing qui est le sien et que notre Fédération entend maintenir contre vents et ma-

avis - échos - avis - échos

compagnée des petits solistes de la chorale de Waterloo. Enfin, au cours du même concert, se produira le «Brass Band de Buizingen» dirigé par A. Philippe. Cet ensemble, réputé

pour sa section «trompettes», a été le lauréat de plusieurs concours internationaux et a obtenu la Médaille d'Or lors d'un tournoi organisé par la Province de Brabant. Il ravira, à coup

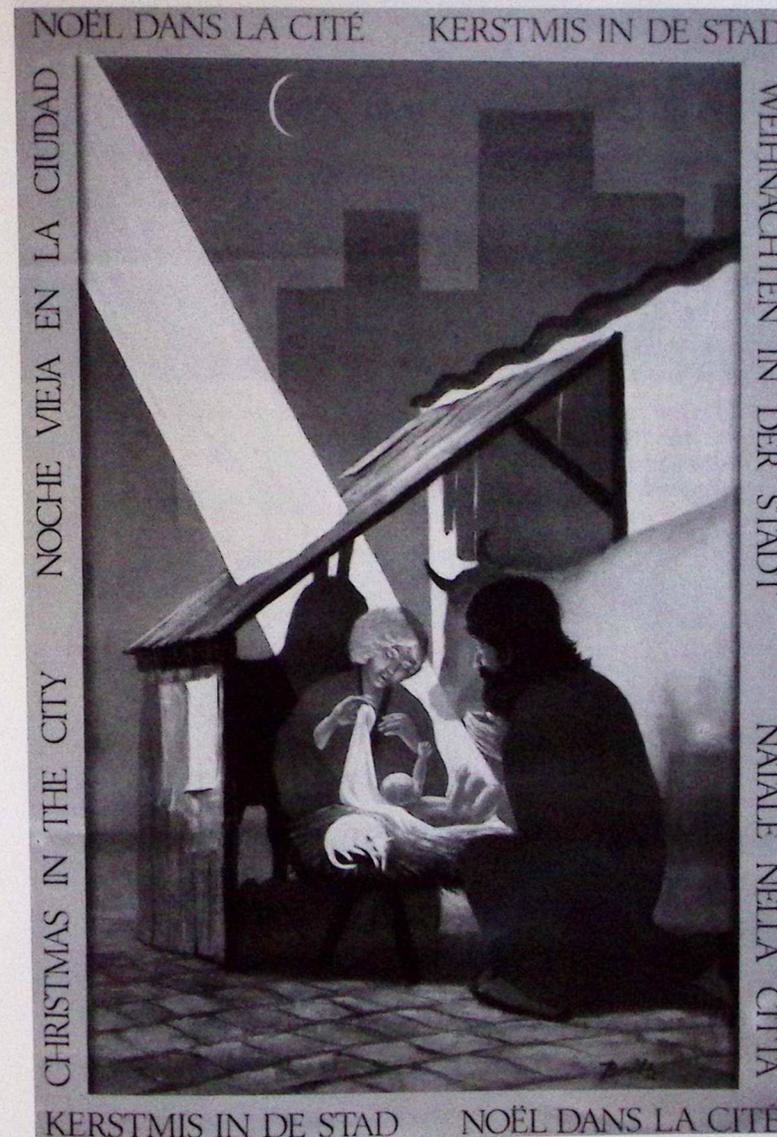
sûr, jeunes et moins jeunes. Par la même occasion, une crèche vivante sera présentée au public. **Fait digne d'être noté : l'entrée à ce spectacle sera entièrement gratuite.**

Toujours, à Schaerbeek, une grande exposition de crèches exécutées par des enfants aura lieu dans les salons de l'Hôtel communal, place Colignon, avec la collaboration du Syndicat d'Initiative de Schaerbeek. Cette exposition, qui s'annonce très intéressante, nous montrera les dons parfois insoupçonnés de nos enfants et nous permettra d'apprécier, par la même occasion, les ressources de leur imagination; elle sera ouverte, les jours ouvrables, de 9 à 16h30, du 10 décembre 1984 au 4 janvier 1985.

En outre, à Bruxelles Ville, une exposition placée sous le thème de «Noël» sera organisée, durant la seconde quinzaine du mois de décembre, en la Salle Ogivale de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, tandis que, sur la Grand-Place, une grande crèche sera exposée du 21 décembre 1984 au 6 janvier 1985. Toujours sur la Grand-Place, les chorales «A Coeur Joie» se produiront, le dimanche 23 décembre, de 17 à 18h30, tandis que d'autres chorales chanteront, le lundi 24 décembre, de 20 à 21h30.

Par ailleurs, de nombreuses autres villes du pays s'associeront à ce mouvement de fraternité humaine. Notons, à Liège, des concerts de Noël qui auront lieu dans la Cathédrale, des chorales qui chanteront sur les places et dans les rues de plusieurs villes du nord et du sud du pays, notamment à Arlon.

En résumé, un programme particulièrement éclectique, placé sous le signe de la paix et de la concorde.



Cette belle affiche est due à P. Bruylant, peintre très connu qui vient d'exposer ses œuvres à l'église Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles.

avis - échos - avis - échos

Le Conseil Provincial à la découverte de l'Est du Brabant wallon

A l'initiative et sous la direction de notre Président, Monsieur Francis De Hondt, député permanent, la Fédération Touristique du Brabant a organisé le 19 septembre dernier, à l'intention des membres du Conseil provincial, une excursion de découverte des curiosités touristiques de l'Est du Brabant wallon, avec la participation active de nos vice-présidents, Monsieur Jacques Marchal et Madame Claude Rotthier-Boels, députés permanents.

Le programme, très copieux, a débuté par l'exploration des grottes de Folx-les-Caves à Jauche.

Ces vastes galeries souterraines, creusées dans la marne pendant la préhistoire et anciennes champignonnières, constituent une curiosité absolument unique en Hesbaye et peuvent devenir un pôle touristique d'importance régionale. L'église des Saints-Martin-et-Adèle d'Orp-le-Grand fut la deuxième étape.

Sous la conduite éclairée du guide local, Monsieur Eugène Mottard, les participants ont admiré ce remarquable édifice roman et sa splendide crypte.

Le déjeuner fut pris au Domaine provincial d'Hélécinne, après une visite guidée détaillée de ses installations, par son directeur, Monsieur Vincent Gobbe.

En suivant la Route des Six Vallées, les membres du Conseil provincial se rendirent ensuite à Jodoigne où les attendait Monsieur Jean-Paul Crèvecoeur, Président du Cercle Historique qui assura, en remarquable cicérone, la découverte du centre historique de la cité et de l'église romane Saint-Médard. La journée se termina dans une institution provinciale, le



C.E.P.E.S., où son Président, Monsieur Jacques Marchal, et son directeur, Monsieur Charles Tesse, guidèrent les conseillers provinciaux et les convièrent à un sympathique goûter.

Monsieur Etienne Bodart est un guide extraordinaire qui vaut à lui seul la visite! La rivière souterraine est un «must» du circuit dans les grottes.



Les conseillers provinciaux entourent le Président et la vice-présidente devant le porche de l'église d'Orp-le-Grand. De gauche à droite, Messieurs Jean Liégeois, Claude Paulet, Georges Chairson, Madame Claude Rotthier-Boels, Messieurs Cornelle Barca, Francis De Hondt, Edouard Nihoul, Paul Poels, Eric Mergam, Mesdames Henriette Leclercq-Ruttiens et Elisabeth De Middelaer-Lemye.

Les manifestations culturelles et populaires

NOVEMBRE 1984

AUDERGHEM: Au château des Trois Fontaines, 2241, chaussée de Wavre: Exposition «Le Vieil Audergem, images d'un hameau forestier». Ouvert les samedis et dimanches, de 14 à 17h30. En semaine, sur rendez-vous, pour groupes et écoles. Les visites de groupes sont guidées (jusqu'au 18 novembre).

BRUXELLES: Dans la Salle d'Exposition des «3B», 61, rue du Marché-aux-Herbes: Exposition des oeuvres de Luk Tegenbos (oeuvre graphique), Lieve Bijmens (céramique), Albert Daniels (gravure) et Hans Tegenbos (restauration). L'exposition restera ouverte jusqu'au 24 novembre - Au Théâtre Royal de la Monnaie: «Notre Faust» par le Ballet du XXème siècle. Chorégraphie de Maurice Béjart (jusqu'au 25 novembre) - A l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique, 29, rue Vautier: Exposition «L'océanographie belge» (jusqu'au 9 décembre). L'exposition est ouverte tous les jours, de 9h30 à 12h30 et de 13h30 à 16h45.

FOREST: A l'Abbaye de Forest: Rétrospective des oeuvres du peintre Eugène De Bie (jusqu'au 9 décembre).

JETTE: A l'Atelier 340, drève de Rivieren, 340: Exposition «Surface sculpturale». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 20 heures, jusqu'au 25 novembre.

TOURINNES-LA-GROSSE: Fêtes de la Saint-Martin. Animation, spectacles, concerts, expositions, etc... tous les week-ends, jusqu'au 2 décembre.

18 BRUXELLES: A la Cathédrale Saint-Michel, à 12h30: Jean-Marie Quenon (hautbois) dans des oeuvres de Bach, Telemann et Vivaldi.

20 OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Théâtre Jean Vilar: «Le partage de midi» de Paul Claudel (jusqu'au 2 décembre).

22 BRUXELLES: A l'Auditorium des Musées Royaux des Beaux-Arts, 3, rue de la Régence, à 12h30: Midis du Cinéma. Au programme: «Carnaval d'Ostende» de Henri Storck, «Masques et visages de James Ensor» et «Moi, Ensor» de Paul Haesaerts.

23 BRUXELLES: Au Centre International Rogier: «Belgium Travel Fair» (également les 24 et 25 novembre).

24 BRUXELLES: A l'Hôtel Métropole, à 20 heures: Grand Bal des Catherinettes avec attractions multiples et tombola.

25 BRUXELLES: A la Cathédrale Saint-Michel, à 12h30: L'ensemble Aria dans des sonates de Michaël Haydn.

28 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heysel): Jumping International de Bruxelles (jusqu'au 2 décembre) - Au Théâtre National (Centre Rogier), dans la Grande Salle: «Le Misanthrope» de Molière (jusqu'au 22 décembre, ainsi que les 24, 26 et 31 décembre).

29 BRUXELLES: Au Théâtre Royal de la Monnaie: «Isadora», «Gaieté Parisienne» avec le Stuttgarter Ballet - Chorégraphie de Maurice Béjart.

30 BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts, à 20h30: L'Orchestre Symphonique de la R.T.B.F. dans des oeuvres de Ludwig van Beethoven. Soliste: Abdel-Rahman El Bacha (piano) - Dans la Salle d'Exposition des «3B»: Cécile Lebrun (céramique), Pierre Majerus (vitraux) et Pierre Vin (bijoux-émaux). L'exposition restera ouverte jusqu'au 15 décembre.

TOURINNES-LA-GROSSE: A l'Eglise Saint-Martin, à 20h30: «D'autres Noëls», spectacle collectif avec la participation de Ma-

rie-Claire Boyer, des habitants de Tourinnes-la-Grosse et environs, de la Fanfare Saint-Martin de Tourinnes, de la Chorale des Concerts de Tourinnes, des «Mirlitons de la Néthen» et des solistes du groupe chilien «Machitum». Réservation en semaine, de 13 à 17 heures, tél.: 010/86.66.73.

DECEMBRE 1984

1 ETTERBEEK: Au Théâtre d'Opérette Bruxellois, 2, rue Père Eudore Devroye: «Phi-Phi» avec Jean Lafont et Jacqueline Grawez (en matinée et en soirée). Egalement le 2 décembre en matinée. **TOURINNES-LA-GROSSE:** A l'Eglise Saint-Martin, à 20h30: «D'autres Noëls».

2 TOURINNES-LA-GROSSE: A l'Eglise Saint-Martin, à 17h et à 20h30: «D'autres Noëls».

4 BRUXELLES: Dans le Grand Hall de l'Université Libre de Bruxelles, 50, avenue Franklin Roosevelt: Exposition «Paul-Auguste Masui». Ouvert en semaine, de 13 à 18h; le samedi, de 10h30 à 12h et de 13 à 18h. Fermé le dimanche (jusqu'au 21 décembre).

6 BRUXELLES: A la Cathédrale Saint-Michel, à 20h: «Célébrer la lumière qui vient» avec, entre autres, la participation d'Anne-Marie Ferrières, Georges Mony, Georges Génicot (récitants), Pierre Lanni (ténor), Maryse Patris (soprano), Charles Philippon (orgue), et d'un groupe de danseurs dans une chorégraphie de Lilian Lambert. - Aux Musées Royaux des Beaux-Arts, à 12h30: Midis du Cinéma. Au programme: «Possibilités de dialogue» de Jan Svankmayer, «Magritte ou la leçon des choses» de Luc de Heusch, «Georges Grard» de Marc Ghens et «Les marches du Palais» de Samy Szlingerbaum.

7 IXELLES: Au Studio 4 de la R.T.B.F. à 20h: L'Orchestre de la R.T.B.F. dans des oeuvres de Charles Yves, Igor Stravinsky, Arnold Schoenberg et Kurt Weil. **WOLUWE-SAINT-PIERRE:** A la Maison de la Culture, 93, avenue Charles Thielemans, à 20h15: Récital Jo Lemaire.

8 RIXENSART: Au Foyer Culturel: «Joyeuses Pâques» par le Théâtre des Galeries, avec Christiane Lenain et Serge Michel.

12 BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts: «La Damnation de Faust» d'Hector Berlioz. **ETTERBEEK:** A l'Auditorium de l'Institut Royal des Sciences Naturelles, 29 rue Vautier à 20h: Conférence «Le Parc de la Dyle» par le Dr. Sténuit, suivie de la projection d'un film sur la vallée de la Dyle.

13 BRUXELLES: A l'Auditorium des Musées Royaux des Beaux-Arts, à 12h30: Midis du Cinéma. Au programme: «Châteaux en Finlande» d'Aito Mäkinen, «Un pays en images» d'Eino Ruutsalo et «Garçon de granit» d'Antti Peippo.

15 BRUXELLES: A la Place du Grand Sablon: Marché des Traditions de Noël, placé sous le thème de Noël et l'art de la table (arbres de Noël, crèches, décoration des tables, pâtisseries traditionnelles de Noël, boissons de Noël (Finlande), biscuits, etc. Le marché est ouvert de 9 à 18h. Egalement le dimanche 16 décembre, de 9 à 17h.

21 BRUXELLES: Dans la Salle d'Exposition des «3B»: Foire aux Cadeaux, vente de produits des artisans brabançons (jusqu'au 5 janvier 1985).